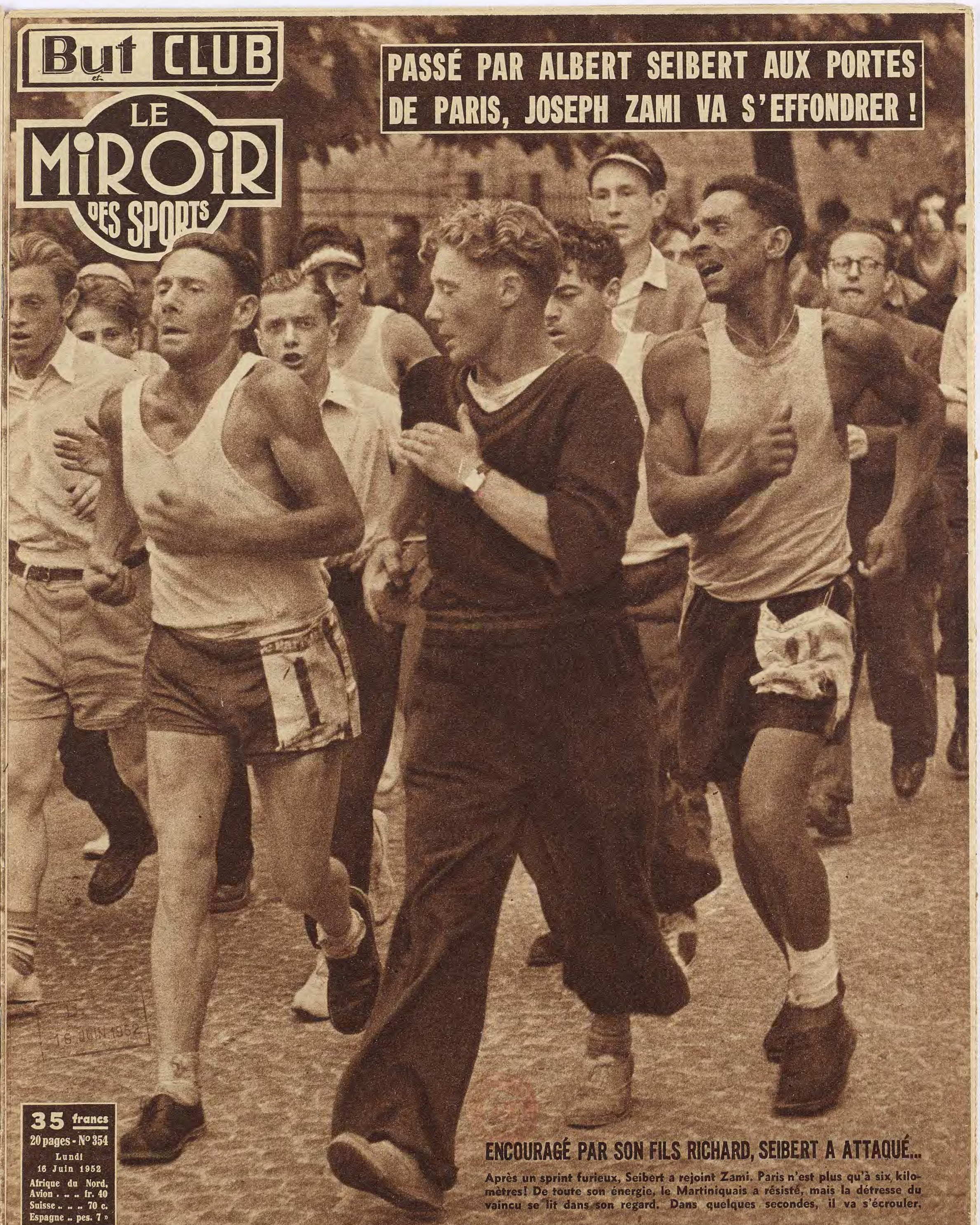
But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

PASSÉ PAR ALBERT SEIBERT AUX PORTES DE PARIS, JOSEPH ZAMI VA S'EFFONDRER !



18 JUIN 1952

35 francs
20 pages - N° 354
Lundi
16 Juin 1952
Afrique du Nord, Avion . .. .. fr. 40
Suisse .. .. .. 70 c.
Espagne .. pes. 7 »

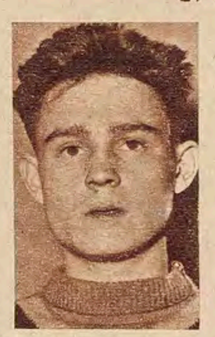
ENCOURAGÉ PAR SON FILS RICHARD, SEIBERT A ATTAQUÉ...

Après un sprint furieux, Seibert a rejoint Zami. Paris n'est plus qu'à six kilomètres! De toute son énergie, le Martiniquais a résisté, mais la détresse du vaincu se lit dans son regard. Dans quelques secondes, il va s'écrouler.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

OSTERTAG Robert

BASKET



NE le 7 février 1933 à Knutange (Moselle). Taille : 1 m. 79. Poids : 70 kg.

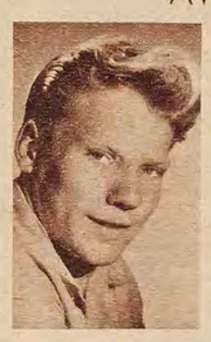
Célibataire et ajusteur aux usines métallurgiques de Knutange, Robert Ostertag a effectué ses débuts de sportif en 1948. L'athlétisme l'avait tout d'abord attiré. Il se consacra tout particulièrement aux sauts en longueur et hauteur. Dans ces spécialités, ses meilleures performances sont les suivantes : longueur, 6 m.; hauteur, 1 m. 63, et triple saut, 12 m. 27. L'an dernier, dans cette dernière spécialité, il enleva le championnat de Moselle et se classa second des championnats de Lorraine.

Ses débuts de basketteur remontent également à 1948. A cette époque, il signa une licence à la S.S. Nilvange, club qu'il n'a pas quitté depuis. Dans ce nouveau sport, il se révèle comme un sujet d'avenir, tant ses qualités physiques sont grandes. Sélectionné junior et senior de Moselle et de Lorraine, Ostertag est considéré par ses dirigeants comme l'élément du club ayant le plus d'avenir. Titulaire également du brevet de sauvetage et de surveillance des baignades, le jeune espoir lorrain est moniteur diplômé depuis 1949, ce qui lui vaudra, pour le mois d'octobre prochain, sa nomination d'adjoint à Pierre Conter au centre d'apprentissage des usines métallurgiques de Knutange. Là, il sera chargé de la formation physique des jeunes apprentis de l'usine, dont le nombre vient justement de s'augmenter.

Sur le plan basket, Ostertag est incontestablement doué. Ses moyens athlétiques, sa robustesse cachée derrière une timidité qui en dit long également sur ses qualités morales — ses dirigeants l'estiment — lui permettront de s'imposer au premier plan du basket français. Certes, il doit encore progresser et travailler. Sa nouvelle fonction lui facilitera la tâche. Son point faible : manque d'adresse à distance et à mi-distance. C'est surtout sur ce défaut que porteront ses efforts au cours de l'été, pendant lequel il continuera à pratiquer l'athlétisme. Robert Ostertag est convaincu, comme le manager du cinq tricolore, Robert Busnel, d'ailleurs, que l'athlétisme est excellent pour les basketteurs. Il cultive la détente et la vitesse.

GROS Pierre

AVIRON



NE à Champdôtre (Côte-d'Or), le 21 mai 1932, il quitta très jeune la Bourgogne, sa famille s'installant dans la région toulousaine.

Son père, un sportif, pratiqua l'athlétisme et le football et est encore actuellement vice-président du Club de Labarthe-Inard, où il est contremaître distillateur.

Pierre Gros a fait ses études à l'école professionnelle Guynemer, à Toulouse, où il s'adonna aux sports athlétiques, la natation et plus particulièrement le football. Il vint s'installer à Chalon-sur-Saône en septembre 1949 et y exerce, aux Chantiers Schneider, la profession de chaudronnier. C'est là qu'il fut remarqué pour son activité et son dynamisme par son chef d'équipe, André Mention, capitaine d'entraînement du Cercle de l'Aviron de Chalon-sur-Saône, qui l'amena à la Société, où il débuta en 1950.

Avec son équipier Tarby, il rame en huit juniors et deux juniors et remporte six premiers prix dans ces deux formations et le championnat de Bourgogne - Franche-Comté en deux, enfin la Coupe de France, lors des championnats nationaux à Mâcon. Son équipier, plus âgé, devenant senior l'abandonne en 1951. Il forme alors équipe avec Ordy et renouvelle ses performances de 1950 : huit premiers prix, championnat de Bourgogne et Coupe de France pour la seconde fois consécutive, réalisant le temps de 7' 45" 3/10, inférieur de quelques dixièmes à celui des nouveaux champions seniors de Vichy.

Son nouvel équipier devenant militaire, il s'associe alors avec un troisième partenaire, Curnis. Ils sont retenus comme rameurs préolympiques pour 1952 et, en mars, réalisent le meilleur temps des provinciaux. Son compagnon tombant malade peu après, il doit suspendre un moment l'entraînement, mais vient de le reprendre en vue des championnats de France du 22 juin. Inquiétera-t-il, dès sa première année de « senior », les sélectionnés Salles-Mercier ? Ce n'est pas impossible. Pierre Gros s'annonce comme un brillant chef de nage. Il est de la lignée des grands champions d'aviron et n'a pas fini d'étonner, car son style aisé et sa puissance le placent à égalité avec les meilleurs.

LE MIROIR DES ESPOIRS

BORIE Gérard

RUGBY

NE le 6 mai 1930 à Périgueux. Dessinateur aux Ponts et Chaussées. Fils de l'international cheminot. A un grand supporter, sa sœur Janine, une jeune sportive de huit ans. Il a toujours porté les couleurs du C.A. Périgueux. Il a, tour à tour, bénéficié des conseils de l'entraîneur des juniors, Dufraisse, puis de ceux de Bonamy et de Pilon. Taille : 1 m. 83. Poids : 90 kg. A débuté comme trois-quarts aile, avant d'être deuxième ligne. S'est imposé comme troisième ligne cette saison. Fut un des principaux artisans des succès remportés par le C.A.P. en championnat. Il contribua à la perte de l'A.S. Montferrandaise en huitième de finale en neutralisant Fournet.

Il a déjà été remarqué par les responsables du quinze tricolore.

Adolphe Jauréguy et ses collègues, depuis trois ans déjà, ont noté le nom du jeune Périgourdin sur leurs tablettes.

Il fut retenu dans l'équipe de France juniors qui rencontra le Pays de Galles en 1949 et dans la sélection militaire qui affronta les Combined Services en 1950 et l'Army anglaise en 51 et 52. Il se mit en vedette lors du match des Espoirs à Périgueux. Invité comme remplaçant pour France-Reste à Bayonne, il resta sur la touche.

Son sens du jeu est remarquable; ses moyens imposants et son souffle inépuisable. C'est un troisième ligne de réelle valeur, aussi habile à stopper l'offensive adverse qu'à venir épauler ses partenaires qui attaquent.

Borie a longtemps manqué de confiance en ses qualités et on lui a reproché d'avoir disputé quelques rencontres en dilettante. Il semble désormais animé d'une flamme nouvelle.

Démobilisé depuis quelques semaines, Gérard Borie va préparer cet été la prochaine saison. A annoncé qu'il allait s'adonner à l'athlétisme (il a déjà réussi moins de douze secondes au cent mètres). Il espère décrocher la cape en 1953. Tous ses supporters jurent déjà qu'il sera international et Gérard Borie restera sans doute fidèle au Club Athlétique Périgourdin.

ANDRE Marie-Hélène

NATATION

NEE le 5 octobre 1935 à Paris, d'un père fervent d'alpinisme et ancien coureur automobile.

Taille : 1 m. 66. Poids : 55 kg. 100.

Club : Racing Club de France depuis déjà huit ans. Entraîneur : Mme Berlioux et sa fille Monique, record-woman de France en dos.

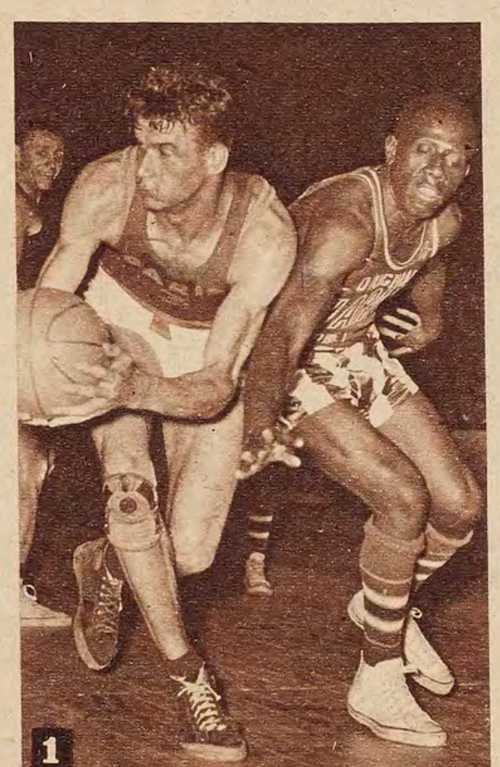
Elle pratique un peu le tennis et le patinage, mais comme délassement et non pas en suivant un entraînement sportif. Elle apprit à nager dès l'âge de 4 ans à Gérardmer. Commença d'abord par la brasse orthodoxe, style dans lequel elle réalisa en minime 1' 7" au 66 m. Puis elle se mit ensuite, en 1950, au crawl qu'elle assimila très vite et, simultanément, en dos crawlé. Un an plus tard, en 1951, elle était championne de Paris cadette du 100 m. dos, en 1' 35", puis troisième aux championnats de France de Bordeaux, en 1' 31", étant remarquée par son style et sa vitalité en course.

Depuis, elle progressa sans cesse, ainsi qu'en témoignent ses performances : 1' 27" 6/10 en février, à la réunion préparatoire olympique; 1' 26" 5/10 en mars, à la P.O. suivante, et, en avril, à la Médaille, 1' 23" 7/10 et 1' 22" 6/10, enlevant brillamment les demi-finales, puis les finales. Pour ses débuts aux Tourelles, elle réussit 1' 25" par une température très fraîche.

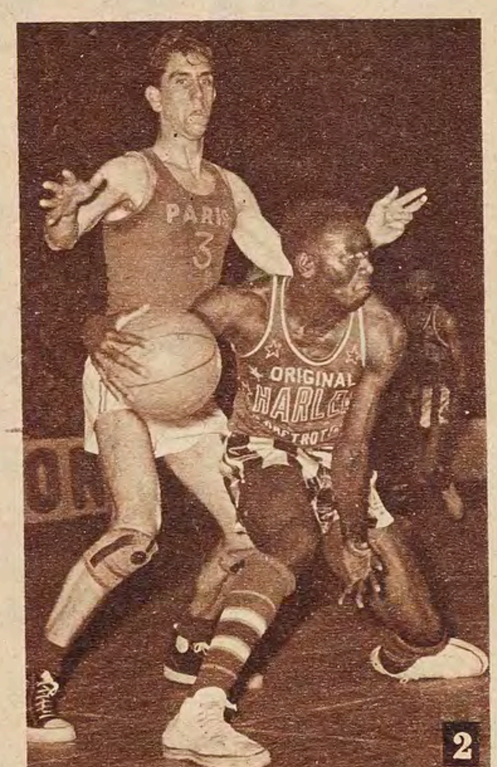
Marie-Hélène André a la classe; douée d'une très grande souplesse et d'une parfaite décontraction, elle respire également avec facilité. Elle manque toutefois un peu de battement de jambes, bien qu'elle en effectue énormément à l'entraînement avec volonté. Elle manque de métier pour les départs et les virages, ce qui est normal pour une débutante en dos crawlé. Elle gagnera en puissance et en efficacité avec l'âge.

Son ambition est d'abaisser ses temps aux Tourelles, car elle se rend compte de la différence entre les petits et les grands bassins. Mme Berlioux pronostique : « Marie-Hélène doit réaliser rapidement moins de 1' 20" au 100 m. dos. Elle est capable de succéder à Monique sur les tablettes des records de France des 100 et 200 mètres dos. Mais il faut encore un peu de patience, car elle est très jeune et a besoin de s'étoffer. »

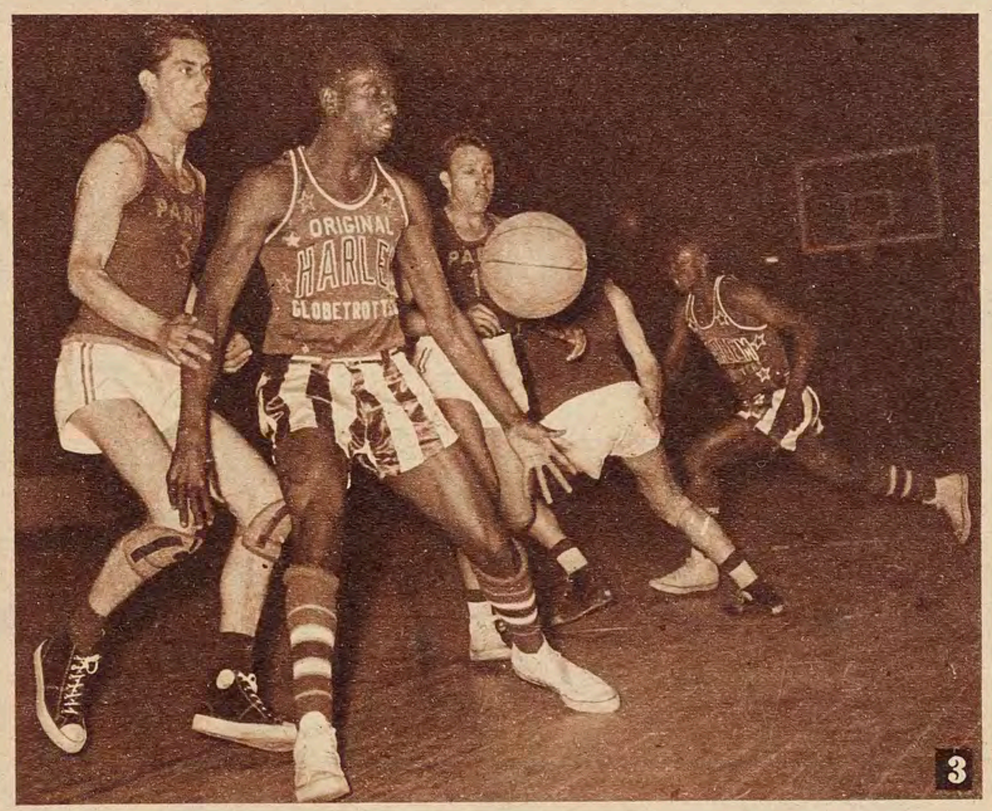
Les "Harlem" ont mystifié les sélectionnés



1

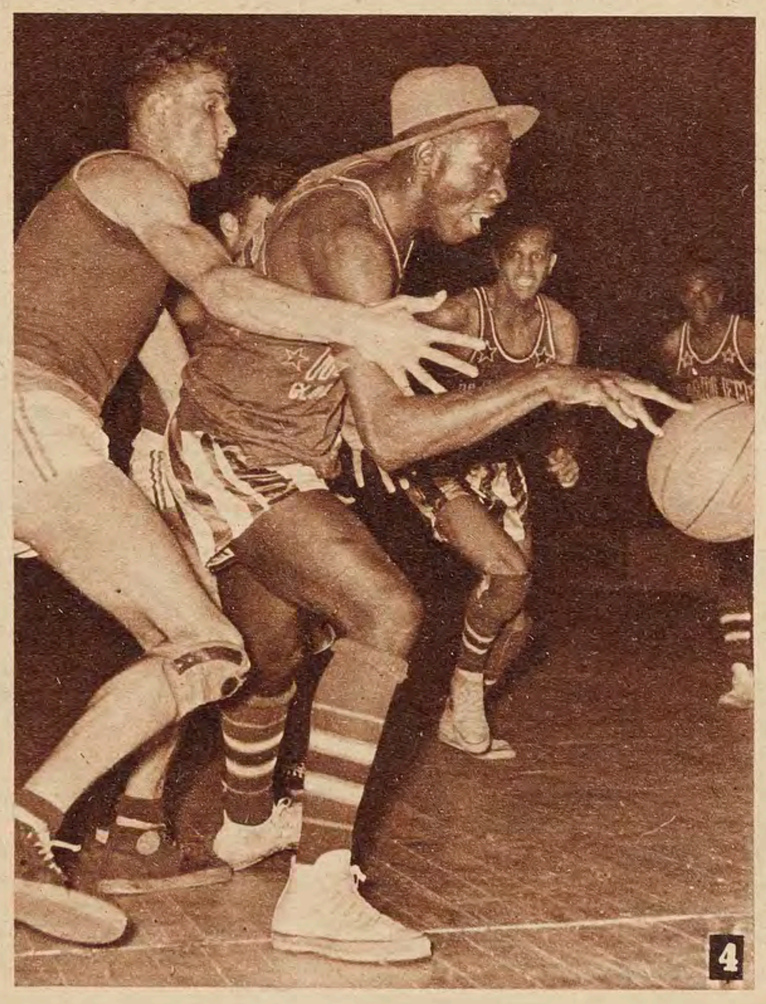


2



3

Reece « Goose » Tatum appartient aux Harlem depuis 10 ans. Il en est le capitaine, le pitre, en un mot l'organisateur du jeu sous toutes ses formes, et nous n'avons pas résisté au désir de vous le présenter sous les différents aspects de ses fonctions.



4

1 Tatum n'a pas toujours été le mystificateur. Il a également été mystifié par notre bon et placide géant Beugnot, qui réussit à lui enlever le contrôle de la balle.

2 Roger Haudegand, par contre, a été plus impressionné. Devant tant de technique et de virtuosité, il s'est trouvé désemparé. On ne peut qu'admirer la tenue de la balle de Tatum.

3 La combinaison a été lancée. Tatum, déjà prêt, recevra la balle. Dessemme (derrière) et Haudegand (3) paraissent médusés. Ils subissent les effets d'un malaise général.

4 Les Harlem ont découvert de nouvelles facéties. Tatum dribble avec deux doigts devant le calme Beugnot.

pour Helsinki

LA venue à Paris des Harlem Globe Trotters et des Celtics de New-York n'aura pas été complètement inutile pour l'équipe de France olympique : l'expérience valait la peine d'être tentée.

Certes, la confrontation entre les tricolores et les noirs du continent américain a quelque peu déçu... Médusés, gênés surtout par les pitreries d'un Tatum ou d'un Brown, par ailleurs basketteurs parfaits, les protégés de Robert Busnel n'ont retiré aucun enseignement de ce numéro de music-hall.

Face aux Celtics, le test fut plus probant et plus profitable aussi. Devant des adversaires au jeu dépouillé de toutes fioritures (nous aurions aimé que les Harlem fussent à leur image), mais aux qualités immenses, les olympiques français ont effectué du bon travail.

Devant leur application, les « pros » américains ont été dans l'obligation de s'employer et il a tout juste manqué à nos internationaux un peu d'adresse pour triompher.

Depuis plus d'un mois, les hommes qui représenteront la France à Helsinki sont au repos et loin actuellement de leur meilleure condition. Cela vaut mieux que s'ils étaient déjà en grande forme. Ils risqueraient alors, en effet, de ne plus l'être au moment des matches olympiques. C'est ce qui était à craindre après la sensationnelle saison qu'ils ont réalisée.

Henri CHAPUIS

CE QUE LES TRICOLORES EN PENSENT

JEAN SALIGNON : « Ils sont très forts, mais ce n'était pas une raison suffisante pour nous rendre complètement ridicules par leurs pitreries. »

RENE CHOCAT : « Contre de tels joueurs, il n'y a absolument rien à tenter, sinon travailler autant qu'eux... »

LOUIS DEVOTI : « Ce match ne nous a rien appris. Nous aurions préféré cent fois qu'ils jouent tous sérieusement. Nous aurions peut-être été écrasés. Mais notre défaite nous aurait été profitable. »

ANDRE CHAVET : « Ce sont des joueurs sensationnels, et malgré l'opinion de certains, ce sont des basketteurs qui courent, se déplacent et leur principale qualité réside en leur démarrage. »

ANDRE VACHERESSE : « Ils n'ont malheureusement joué que pendant cinq minutes : les premières. Là nous nous sommes vraiment rendus compte de leur réelle valeur de basketteur. Mais quel dommage qu'ils aient fait appel ensuite à leur fantaisie... Un joueur m'a plus particulièrement étonné: le manchot Boir Buie. Ah !... Si seulement il voulait signer une licence à la Chorale de Roanne, mon club !... »

ANDRE BUFFIERE : « Non seulement ils nous ont donné une leçon de technique, mais ils nous ont fait admirer leur jeu collectif... Quant à essayer de leur ravir la balle, il ne faut pas y compter, même lorsqu'ils s'amusent... »

ROBERT GUILLIN : « Ils n'auraient jamais dû effectuer leur « cirque » habituel. Nous ne sommes pas des professionnels et cela nous a privés d'une grande partie de nos moyens... Mais, objectivement, il faut reconnaître qu'ils ont une défense intraitable. Surtout lorsqu'ils changent de joueur sur une combinaison adverse... »

JACQUES DESSEMME : « Leur actions fantaisistes m'ont complètement démoralisé. Je n'avais même pas envie de tirer au panier... C'est tout dire ! »

Reportage photographique de Robert COVO

Voulez-vous gagner une 4 CV Renault ?

PARTICIPEZ AU GRAND CONCOURS DU TOUR 52

ORGANISÉ PAR

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

DOTÉ DE 1.200.000 FRANCS DE PRIX AU TOTAL

QUI GAGNERA LE TOUR ?

1er prix : une 4 CV. RENAULT.

2e prix : un scooter VESPA.

3e prix : un vélomoteur MOBYLETTE.

Du 4e au 13e : un vélo STELLA.

Du 14e au 33e : une montre DERMONT.

Du 34e au 133e : un abonnement de 3 mois à « BUT ET CLUB ».

Voici les questions auxquelles les concurrents auront à répondre :

TROIS QUESTIONS PRINCIPALES

1re QUESTION : Qui gagnera le Tour ?

2e QUESTION : Quels seront les coureurs classés 2e et 3e au classement général ?

3e QUESTION : Dans le classement par équipes, donnez le nom de l'équipe classée 1re et le nom de l'équipe classée 2e.

QUESTIONS SUBSIDIAIRES

Afin de départager les concurrents qui auront répondu exactement aux trois questions principales, nous posons, comme l'an dernier, deux questions subsidiaires :

1re QUESTION : Quel sera le temps mis par le gagnant en heures, minutes et secondes ?

2e QUESTION : Quel sera le temps mis par le second en heures, minutes et secondes ?

Envoi des réponses :

Pour qu'une réponse soit valable, elle devra obligatoirement être mise à la poste et SEUL LE CACHET A DATE DE LA POSTE FERA FOI.

Les réponses doivent, pour être valables, nous être également adressées AVANT LE MERCREDI 9 JUILLET A 0 HEURE, donc au plus tard mardi 8 juillet à minuit.

Cette date correspond à la journée de l'étape MONACO-AIX-EN-PROVENCE.

Cartes-réponses :

Pour la facilité du dépouillement du concours, nous n'accepterons que les réponses faites sur carte postale. Nous refuserons toute feuille de réponse mise sous enveloppe. Nous demandons à tous les concurrents d'utiliser la carte postale des P.T.T. mise en vente dans tous les bureaux de poste, carte postale que vous pouvez remplir comme les modèles ci-dessous :

RECTO

Expédié par :
M X.....
Rue .....
à .....

CARTE POSTALE

12 RF

Emplacement réservé aux cinq bons vignette

M BUT & CLUB -LE
MIROIR DES SPORTS
Boite Postale 44
Recette Principale -
PARIS

VERSO

1 ere question :.....
.....
2 eme question:.....
.....
3 eme question:.....
.....
1 ère question subsidiaire :.....
.....
2 ème question subsidiaire:.....
.....

BONS DE REPONSE : Pour participer au concours, il suffit de coller sur la carte postale, conformément au modèle ci-dessus, les cinq bons-vignette que nous publierons :

1) Dans notre numéro-programme spécial Tour de France.

2) Dans les numéros ordinaires des 27 et 30 juin, ainsi que 3 et 7 juillet.

TRES IMPORTANT. — Adresse à mettre sur les cartes postales :

Toutes les cartes postales-réponses doivent être adressées à « But et Club-Le Miroir des Sports », Boîte Postale 44, Recette Principale, Paris.

PAR AILLEURS, n'oubliez pas de mentionner très lisiblement votre nom et votre adresse complète.

MARCEL BIDOT PSYCHANALYSÉ

J'AI ÉTÉ EFFRAYÉ QUAND ON M'A CONFIÉ LA TACHE DÉLICATE DE REMPLACER MON FRÈRE JEAN

LES ORGANISATEURS N'ONT JAMAIS FAIT PRESSION SUR MOI ET JE N'AURAI PAS DE LEADER A BREST

L'ENTENTE RÉGNERA AU SEIN DE L'ÉQUIPE DE FRANCE, CAR JE NE TOLERERAI PAS LES FAIBLESSES

LES mystères de la sélection ont toujours passionné les sportifs avides de « savoir ». Mais tous ceux qui suivent les faits et gestes des hommes chargés de choisir, ignorent souvent les conditions dans lesquelles ils travaillent. Ils n'imaginent pas leur état d'eprit, les complexes qu'ils ont à surmonter, les pressions dont ils sont l'objet et, avec en tête, toujours cette idée fixe : bien faire, ne pas décevoir. Le directeur de l'équipe de France du Tour, Marcel Bidot, a accepté de se confier à notre collaborateur André Poirier, de lui dévoiler ces fameux « mystères de la sélection ». Marcel Bidot n'a pas cherché à jouer au chat et à la souris, à ruser. Non. Il a répondu franchement sans faire abstraction de sa personnalité, n'hésitant pas à se « libérer » de certains jugements qu'il avait envie de porter.

Q. — Lorsque vous avez été choisi pour diriger l'équipe de France du Tour, n'avez-vous pas été effrayé par l'ampleur de la tâche qui vous était dévolue ?

R. — **Oui, bien sincèrement, j'ai été effrayé. D'autant plus que je savais ce qui m'attendait, ayant vécu aux côtés de mon frère Jean, en 1950 et 1951. J'ai immédiatement calculé la somme de soucis que j'aurais à endurer et pesé les nombreux et complexes problèmes à résoudre...**

Q. — Avez-vous accepté votre fonction d'emblée ou avez-vous hésité ?

R. — **J'ai marqué une hésitation parce que je doutais un peu de moi. Je ne crains pas le Tour proprement dit, mais davantage ses à-côtés : interviews, public, émissions radiophoniques, etc. J'ai hésité aussi en raison de mon foyer bouleversé par des fonctions qui créent des obligations.**

Q. — Aviez-vous une idée préconçue en prenant vos fonctions ou bien avez-vous réfléchi avant de sélectionner vos équipiers de base ?

R. — **J'avais mon idée et je dois dire qu'elle rejoignait celle de mon frère Jean.**

Q. — Quelle a été votre première pensée ?

R. — **Ma première pensée a été de conserver l'ossature de l'équipe 1951 : Geminiani (2e), L. Lazaridès (3e), Barbotin (6e), Lauredi (10e) et Bobet (20e). De plus, il importait d'accorder confiance aux équipiers qui avaient donné pleine et entière satisfaction : Rémy, Teisseire, B. Gauthier et Muller.**

Q. — Sur ces neuf coureurs, sept seulement ont été retenus par vous. Pourquoi ?

R. — **J'ai eu une conversation avec Barbotin et il a préféré s'abstenir cette année. Je suis d'ailleurs tout à fait d'accord avec lui, étant donné qu'il est en mauvaise santé. Croyez bien que je le regrette, car c'est un équipier parfait — il l'a prouvé — et il me manquera dans le Tour. Souvent, je penserai à lui... Pour Muller, je dois encore attendre, mais c'est un élément précieux.**

Q. — Pour former votre équipe, avez-vous subi des pressions extérieures ?

R. — **Oui, énormément...**

Q. — De la part des organisateurs ?

R. — **Non, et les gens qui le prétendent se trompent, car je suis seul à supporter la responsabilité de ma sélection...**

Q. — Alors, pressions de quel ordre ?

R. — **D'ordre privé... et même de quelques coureurs, mais vous me permettrez d'être discret.**

Q. — Désignerez-vous des leaders au départ ?

R. — **Non. Mon intention est de protéger simplement les coureurs qui possèdent les meilleures chances de gagner le Tour. Nous ne sommes pas — hélas ! — comme les Italiens ou les Suisses, c'est-à-dire que nous n'avons pas de champion qui s'impose incontestablement en tant que leader, comme Coppi ou Koblet. Je suis donc obligé d'employer d'autres dispositions. Mais mon plan est déjà prêt...**

Q. — Comment voyez-vous l'équipe de France 1952 ?

R. — **En toute objectivité, je pense avoir choisi les meilleurs éléments en vue d'obtenir le maximum de rendement, mais je les ai entourés de camarades susceptibles de leur rendre d'éminents services, SPONTANEMENT. C'est, à mon sens, très important, car je peux ne pas être présent (tout est possible dans le Tour) et tous mes équipiers doivent, d'eux-mêmes, savoir se plier à la discipline d'équipe sans mon intervention. Cela a été mon souci majeur...**

Q. — Pourquoi avez-vous pris Jean Robic ?

R. — **Parce que, cette année, il s'imposait et que j'ai confiance en lui. En ce qui concerne ce que certains ont eu l'audace d'appeler son mauvais esprit d'équipe et son manque de loyauté, on a toujours exagéré. Je reconnais qu'il a eu des torts, mais il s'est amendé. D'ailleurs, mon frère Jean l'aurait également sélectionné. J'entretiens de bonnes relations avec Robic et, quand je dirigeais une équipe régionale, j'ai toujours regretté de ne pas l'avoir sous ma coupe. Nous devons fournir du bon travail. C'est sa fracture de clavicule qui m'a décidé... à le choisir, car il aura pu se reposer et récupérer ses fatigues.**

Q. — Comment voyez-vous l'équipe de France idéale, compte tenu des hommes qui ont été « tricolores » depuis 1930 ?

R. — **C'est une question bien embarrassante, mais celle formée de : Leducq, A. Magne, C. Pélissier, Mithouard, Speicher, R. Lapébie, Vietto, Bobet, Robic, Geminiani, L. Lazaridès et... Marcel Bidot aurait été, je crois, une grande équipe.**

Q. — Avez-vous une tactique bien définie au départ du Tour ?

R. — **Oui, j'ai mon idée, mais je ne peux pas en parler. Il faut que je réunisse mes équipiers pour en discuter les modalités d'application et qu'ils soient tous d'accord.**

Q. — Pensez-vous que l'entente complète régnera au sein de la formation nationale 1952 entre Bobet et Robic ?

R. — **Oui et, à ce sujet, il a été dit bien des choses inexactes. Je ne suis pas un enfant et je ne les aurais pas réunis sous le même maillot si je ne m'étais pas assuré, au préalable, de leur parfaite entente.**

Q. — Quels adversaires craignez-vous le plus dans le Tour ?

R. — **D'abord Fausto Coppi, ensuite Koblet. Fausto, qui a eu des malheurs l'an passé, a retrouvé sa forme des meilleurs jours et, à ce seul titre, il doit être le plus dangereux. Quant à Koblet, je reste sur le souvenir de 1951 et ce n'est pas peu dire. La tâche sera rude pour mes coureurs, mais nous nous battrons, chaque jour, « à la française ».**

Q. — Les étapes contre la montre ne sont-elles pas un écueil pour vos poulains ?

R. — **Pour certains, oui, mais pas pour ceux qui marcheront.**

Q. — Préférez-vous un Tour de France dur à un Tour relativement facile ?

R. — **Cela m'est égal, car tous mes coureurs sont très courageux et je suis persuadé que, dans les deux cas, nous nous défendrons. Le tout est d'aviser selon les circonstances.**

Q. — Le Tour 1952 est-il plus difficile que ceux des années précédentes ?

R. — **Oui, très certainement. L'étape Alpe-d'Huez-Sestrières et l'arrivée au sommet du Puy de Dôme, en particulier, compteront pour beaucoup. Fort heureusement, les étapes contre la montre seront plus courtes.**

Q. — Vous faites-vous une idée du déroulement du Tour ?

R. — **Je vois la première étape (Brest-Rennes) disputée à la façon d'un Paris-Roubaix. Au début du Tour, il y aura de nombreuses échappées ; il n'y aura pas de « temps morts » semblables à ceux du « Giro ».**

Q. — Pensez-vous qu'un coureur puisse prendre une avance considérable sur les vedettes avant les Alpes ?

R. — **Oui, une certaine avance, mais pas considérable.**

Q. — Est-ce à dire que le Tour ne doit pas échapper à une grande vedette ?

R. — **Ce n'est pas certain. Bien que les étapes de montagne soient déterminantes, en principe, l'intérêt du Tour résidera précisément dans cette lutte entre les « battants » (et j'en possède quelques-uns dans mon équipe) et les vedettes internationales qui comptent davantage sur les cols pour affirmer leur supériorité.**

Q. — Peut-on savoir ce qui vous a décidé à choisir Dotto ?

R. — **J'ai vu en lui le grimpeur pur, donc l'homme capable de tenir les meilleurs escaladeurs en échec. D'autre part, c'est un coureur d'avenir qui a tenu honorablement sa place en 1951, ce qui est d'un bon présage. Son sensationnel début de saison m'a incité à retenir ses services. Il m'en a remercié par sa victoire du Dauphiné. On ne saurait être plus gentil...**

Q. — L'abandon de Bobet dans le Circuit du Dauphiné ne vous inquiète-t-il pas outre mesure à moins de quinze jours du départ du Tour ?

R. — **Pas le moins du monde, parce qu'il est parti dans cette épreuve en condition physique moyenne et que j'en étais averti. Au cours de la troisième étape, il m'a prouvé qu'il n'était pas loin de sa bonne forme en grimpant fort bien les cols du Granier, du Cucheron et de Porte. Evidemment, il a besoin de s'améliorer encore pour redevenir le grand Bobet du début de saison et il importe, surtout, qu'il retrouve sa santé. Je ne peux qui lui faire confiance.**

Q. — Comptez-vous beaucoup sur Lauredi ?

R. — **Oui, beaucoup. Lauredi possède toutes les caractéristiques d'un homme du Tour. De plus, mon vieil ami Antonin Magne l'a préparé spécialement en vue de la « Grande Boucle », raison supplémentaire pour croire en lui.**

Q. — Auriez-vous aimé avoir le jeune Le Guilly, dont la révélation a été foudroyante, dans votre formation ?

R. — **Bien sûr. Cependant, de par la constitution de mon équipe, il n'avait pas sa place. Je recherche maintenant de bons équipiers et non des vedettes. Néanmoins, comme leader d'une formation régionale, je pense que Le Guilly aurait eu tout à gagner en partant dans le Tour...**

Q. — Les critiques des journalistes vous ont-elles ému ?

R. — **Absolument pas. J'ai agi selon ma conscience, mais il est normal que tout le monde ne soit pas de mon avis. Je dis simplement que personne ne m'a influencé et c'est si vrai que je dors bien la nuit...**

Q. — Serez-vous aussi insensible aux critiques pendant le Tour ?

R. — **Pareillement. La seule critique qui puisse m'émouvoir est celle que j'ai méritée. Quant aux autres, je n'en tiendrai aucun compte... D'ailleurs, je n'aurai guère le temps de compulser les journaux.**

Q. — N'êtes-vous pas impressionné par la personnalité de certains de vos sélectionnés ?

R. — **Diable, non ! Je n'ai pas le droit d'être impressionné si je veux accomplir du bon travail. Je n'ai aucune préférence et tous mes équipiers sont placés sur un même pied d'égalité. Tous pour un, un pour tous, telle est ma devise.**

Q. — De quelle façon vous y prendrez-vous pour faire régner l'entente parfaite au sein de l'équipe tricolore ?

R. — **L'entente doit obligatoirement régner si chacun y met de la bonne volonté. Je ne veux tolérer aucune faiblesse. Quant à moi, je ferais preuve de doigté, de diplomatie, cela dans l'intérêt général. Mon but : la victoire d'un « tricolore ».**

Q. — Que pensez-vous des contacts que Geminiani a eus avec Coppi en Italie ?

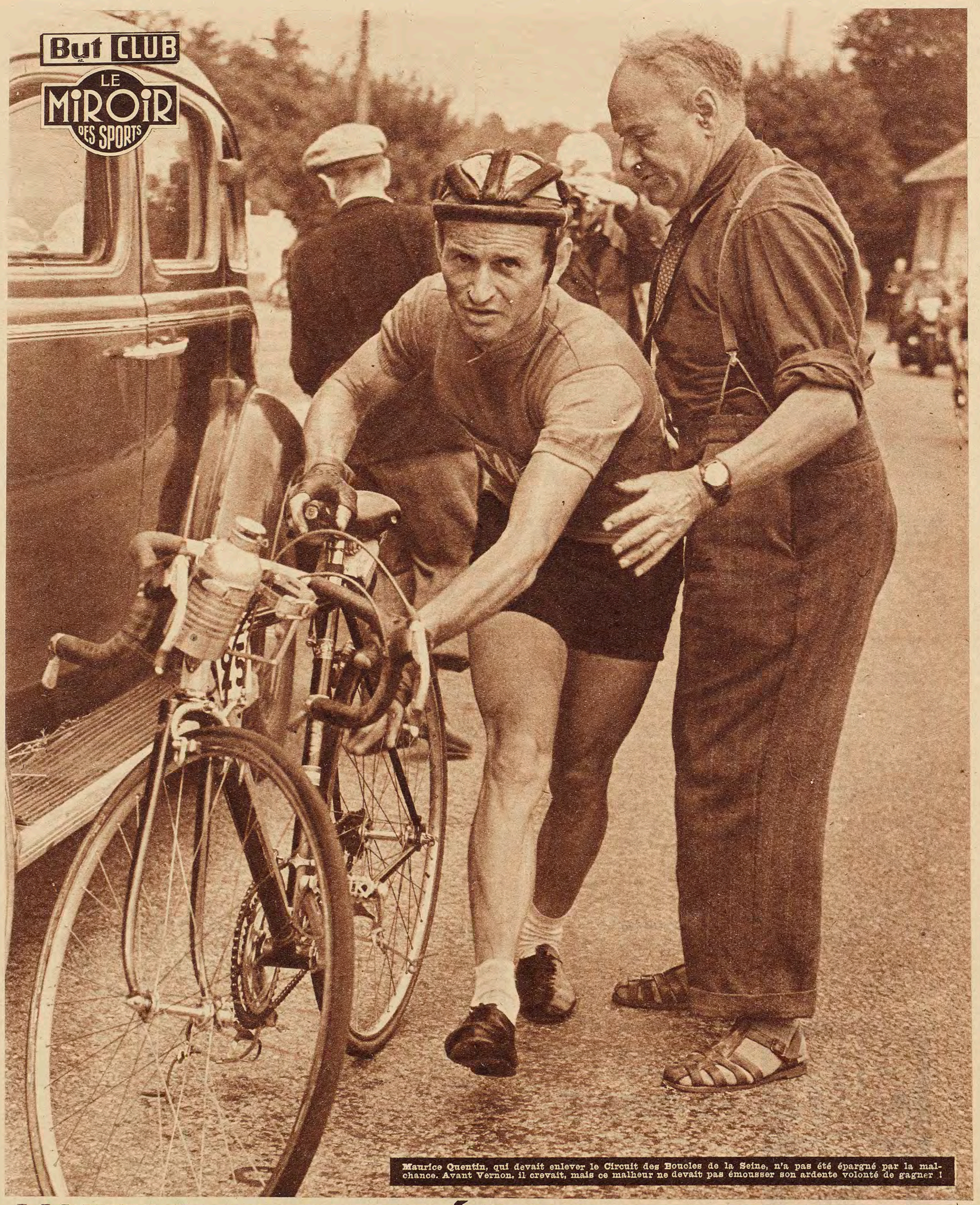
R. — **Ils ne peuvent, à mon avis, qu'être profitables à « Gem ». Les journalistes sont pleins d'imagination et parlent, à tort, à ce sujet. Je connais suffisamment et Coppi et Geminiani pour dire qu'ils sont honnêtes et qu'ils disputeront chacun de son côté, loyalement leurs chances.**

Q. — Vos affaires personnelles n'ont-elles pas souffert de vos nombreux déplacements inhérents à vos nouvelles fonctions ?

R. — **Oui, mais mon amour du vélo l'emporte irrésistiblement. J'espère d'ailleurs me rattraper après le Tour, lorsque tous mes soucis seront terminés et que je n'aurais plus à m'occuper que de moi.**

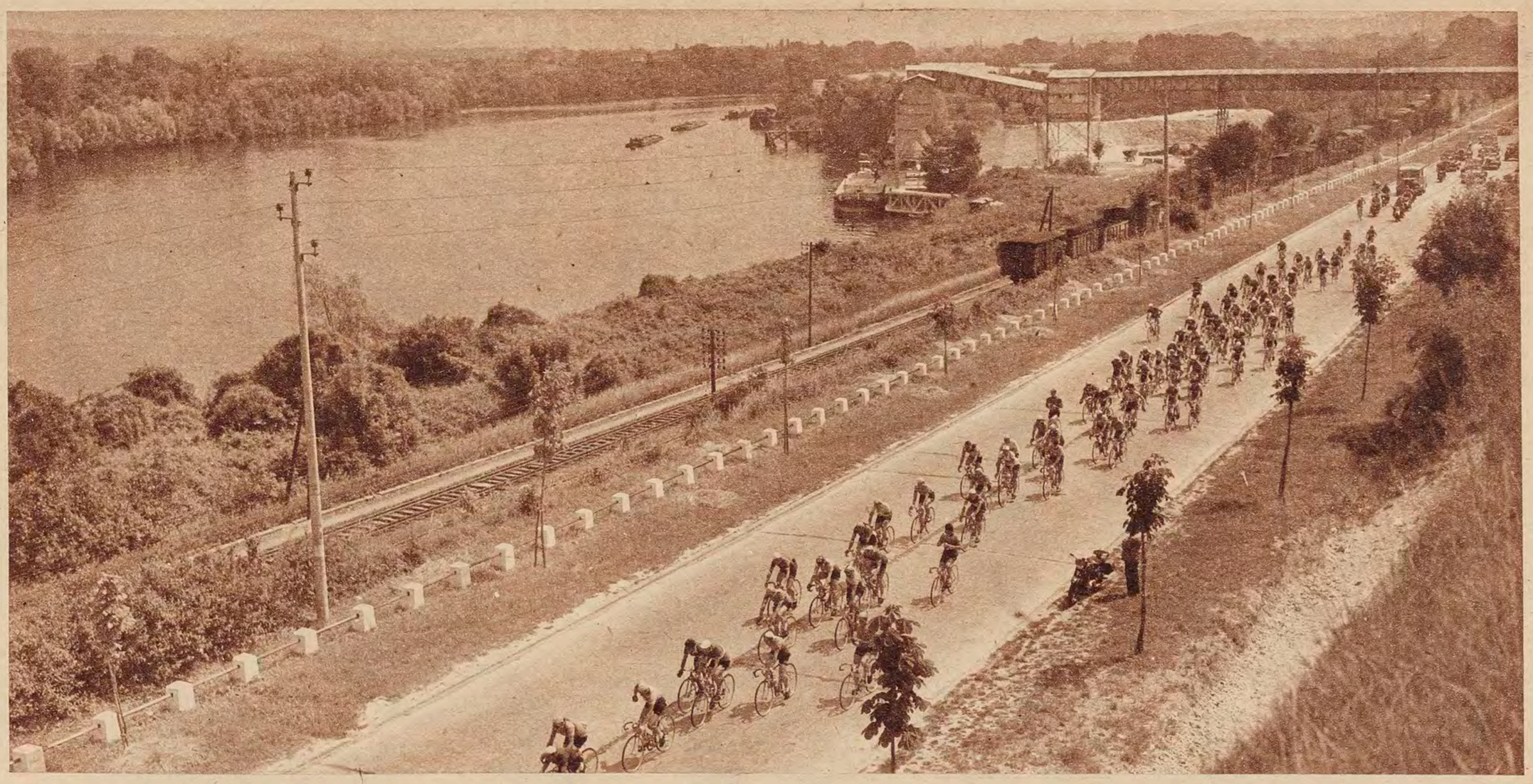
But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS



Maurice Quentin, qui devait enlever le Circuit des Boucles de la Seine, n'a pas été épargné par la malchance. Avant Vernon, il crevait, mais ce malheur ne devait pas émousser son ardente volonté de gagner !

MAURICE QUENTIN HÉROS DES "BOUCLES"



MAURICE QUENTIN (32 ans) A ENFIN CONNU SON JOUR DE GLOIRE DANS LES "BOUCLES"

LES « Boucles de la Seine » furent fastidieuses pendant les 200 premiers kilomètres.

Les routiers ont à l'heure actuelle une telle indigestion de kilomètres qu'ils appréhendent de fournir des efforts prématurés dans une épreuve trop longue.

Jusqu'au bas de la côte de La Roche-Guyon (207 km.), les suiveurs ne purent donc noter qu'une seule échappée, celle de Bertrand et de Gaudot, lancée à Corbeil (29 km.) et qui se termina, pour le premier au 176e km., pour le second, freiné par Francis Pélissier, au 154e km.

Dès Les Andelys, avec vent favorable, les « Boucles » se transformèrent en course par élimination. L. Teisseire, L. Lazaridès, accidentés, disparurent, l'allure étant devenue très rapide. La côte de La Roche-Guyon provoqua la première décision. Au sommet, Quentin, déjà lui, Lauredi, Gueguen, Carle, Dacquay, passèrent détachés devant Ch. Joly à 10", Marinelli, J. Dupont à 40", et le peloton à 56". La côte de Vétheuil (215 km.) laissa au commandement Quentin, Lauredi et Carle.

Un petit regroupement s'effectua à Mézières. Quentin, Lauredi et Carle furent rejoints par Dacquay, Bober, Vitetta, Renaud, Berton, Rémy, Kréher, Telotte, Cieleska et J. Dupont.

La rampe sévère d'Evecquemont, située à la sortie de Meulan (243 km.), permit aux deux jeunes d'ascendance polonaise Bober et Cieleska de s'enfuir. Derrière eux, leurs camarades de fugue se dispersaient. Lauredi, Berton, puis Quentin, Renaud, Kreher furent distancés par Jacques Dupont et Desbats lancés à la poursuite des deux fuyards qui eurent jusqu'à une minute d'avance au pont de Puteaux. Sur les pavés des quais. Bober et Cieleska, partis trop tôt, concédèrent du terrain, et furent finalement rattrapés à Meudon par Quentin, Telotte et Rémy. Ces trois derniers attaquèrent dans la bosse pavée d'Issy-Les Moulineaux et filèrent vers Buffalo.

Telotte mena tout le sprint devant Rémy et Quentin. Le « violet » s'écroula à 300 mètres de la ligne et Maurice Quentin, de la dernière position, remporta très nettement une victoire méritée.

Cieleska, révélation des « Boucles » 1951, et Bober terminèrent malgré tout aux places d'honneur et décrochèrent des points pour le championnat de France. Molineris, une fois de plus, fut l'un des meilleurs finisseurs avec Deledda, Vervialle, Guégan, Papazian, Audaire, Sciardis, G. Lapébie, Ch. Joly.

Et Louison Bobet, demanderez-vous ? Le champion de France resta dans le peloton. Il termina très fort, mais son action tardive n'eut aucun effet sur les attaquants. Marcel Bidot fut déçu par Darrigade, Dussault, Redolfi, Lajoie, sur lesquels il avait des vues pour l'équipe tricolore du Tour.

Enfin, Carrara craqua au 215e kilomètre. Il avait souffert du foie dans la semaine.

Dotto creva à Pontoise en pleine bagarre.

LES CLASSEMENTS

1. Maurice Quentin, sur cycle La Française, pneus Dunlop, couvrant les 296 km. en 7 h. 48'37" ; 2. Rémy, à 2 long. ; 3. Telotte, m.t. ; 4. Cieleska, 7 h. 49'17" ; 5. Bober, m.t. ; 6. Molineris, 7 h. 49'54" ; 7. Desbats, m.t. ; 8. Renaud, 7 h. 50'04" ; 9. Deledda, 7 h. 50'18" ; 10. Vervialle ; 11. Guégan ; 12. Papazian ; 13. Audaire ; 14. Vitetta ; 15. Joly, m.t. ; 16. G. Lapébie ; 17. Muller ; 18. Rengard 19. Moineau, m.t. 20. Carle, 7 h. 51'09" ; 21. Caput ; 22. L. Lauk ; 23. Labeylie ; 24. L. Bobet ; 25. Coste ; 26. Deprez ; 27. Chupin ; 28. Lauredi ; 29. Kreher ; 30. Meunier ; 31. Sciardis ; 32. Viola ; 33. Blum ; 34. Zelasco ; 35. Dupont ; 36. Minthillac ; 37. Ruffet ; 38. De Gribaldy ; 39. Berton ; 40. Garcia ; 41. Allory ; 42. Jean Bobet ; 43. Blusson ; 44. Molines ; 45. Gueguen ; 46. Cavanna ; 47. Lajoie ; 48. Lagrange ; 49. Tourne ; 50. Lauzet.

René MELLIX

Je voulais gagner et convaincre Marcel BIDOT

par Maurice QUENTIN

VAINQUEUR au sprint de Rémy et de Telotte, oui, vraiment, j'ai du mal à croire à mon bonheur...

Cette victoire, je la désirais depuis le Tour d'Algérie où j'avais terminé dix-septième. Dans de nombreuses épreuves : Libre Poitou, Maine-et-Loire, Flèche Wallonne, Liége-Bastogne-Liége, Grand Prix du Mans, Critérium du Dauphiné, je me suis classé dans les neuf premiers, mais il m'a toujours manqué un petit rien pour gagner.

Depuis Paris - Clermont - Ferrand 1949, c'est ma première grande victoire. Je ne suis plus un tout jeune (32 ans) et je peux dire que j'ai payé un lourd tribut à la malchance. Souvenez-vous de ma terrible cabriole survenue à l'arrivée de l'étape du Tour, l'an dernier au Tréport !

Au cours de ces « Boucles », j'aurais pu être de l'échappée Cieleska-Bober, si je n'avais pas crevé après Vétheuil. De plus, je ne pouvais pas me servir, après le changement de roue, ni du 14 dents, ni du 19. J'ai souffert sur le plat et dans les côtes en poussant trop grand ou trop petit. Enfin, cela a peut-être mieux valu pour moi, puisque, finalement, j'ai triomphé avec l'aide, il est vrai, de mon 15 dents dont soudainement j'ai pu me servir une fois la côte d'Issy-Les Moulineaux franchie.

Mon but était de convaincre Marcel Bidot.

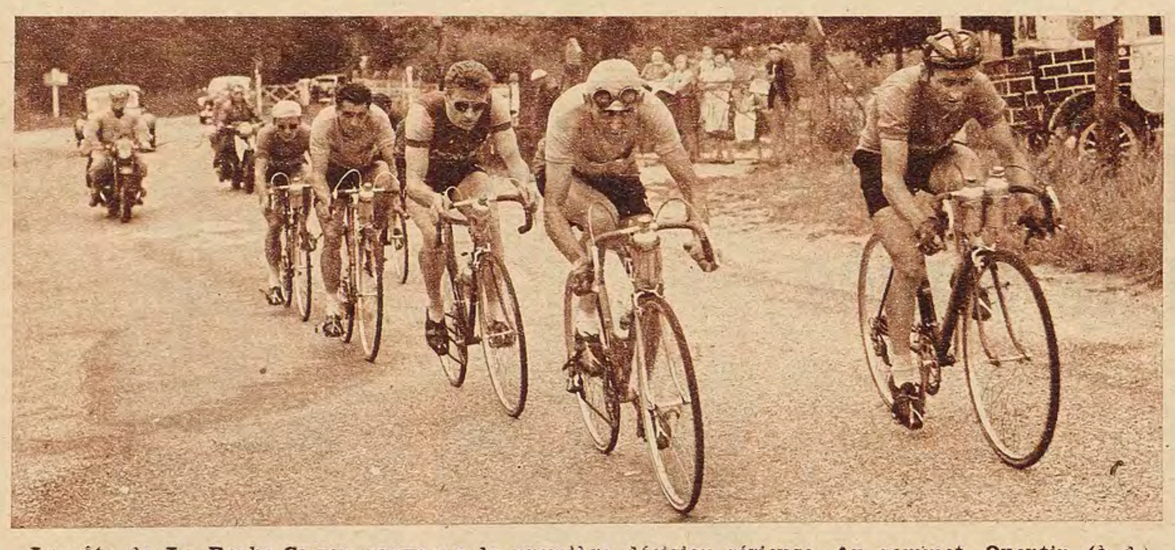
Je pense avoir réussi à mériter ma place au sein de l'équipe tricolore. Si cela était, quelle joie serait la mienne, comme celle de mes amis de Puteaux et de mon directeur sportif Ludovic Feuillet !

(Recueilli par R. M.)

Tout fier de son magnifique succès, Maurice Quentin brandit son bouquet au cours de son tour d'honneur, au vélodrome Buffalo.

SUZE
GENTIANE

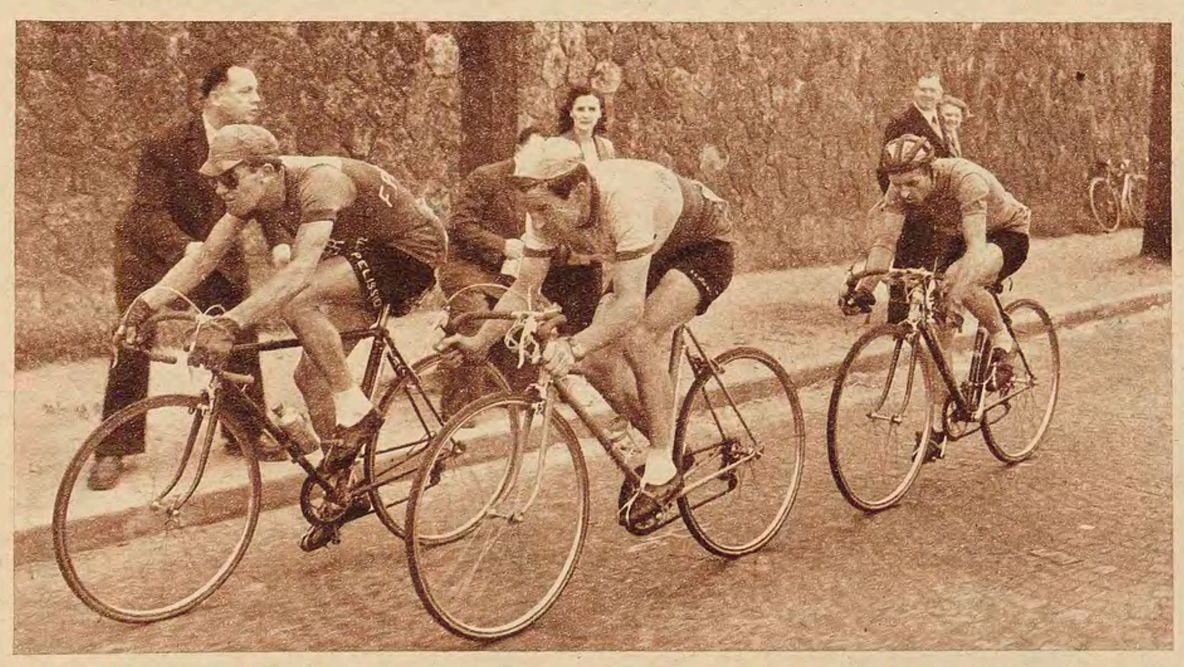
BOUCLES de la SEINE
1er Maurice QUENTIN
sur cycle
LA FRANÇAISE
Boyaux DUNLOP
Dérailleur et Blocage
CAMPAGNOLO, Selle PEARL
Cette victoire est le résultat d'une fabrication consciencieuse avant tout
T. E. B.
81, av. de la Grande-Armée, PARIS-17e
STANDA
31, avenue de la République, PARIS-11e
AGENTS PARTOUT



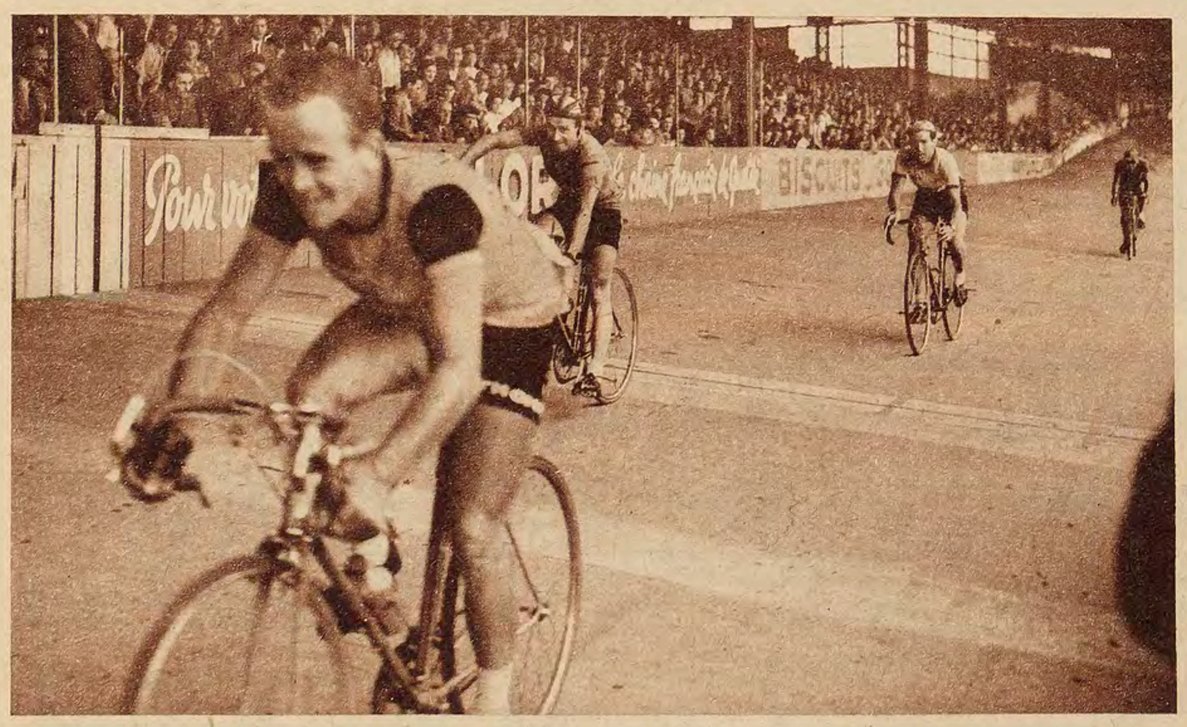
La côte de La Roche-Guyon provoqua la première décision sérieuse. Au sommet, Quentin (à d.) avait emmené Carle, Gueguen, Dacquay et Lauredi (caché). Un regroupement devait s'effectuer.

En haut de la rampe de Vétheuil, Lauredi, qui avait démarré, prenait la tête avec Quentin.

A la sortie de Meulan, deux jeunes, Bober (à g.) et Cieleska s'enfuyaient. Echappée prématurée.



Après que Bober et Cieleska eurent été rattrapés à Meudon, un trio décidé : Telotte, Rémy et Quentin (dans l'ordre) attaquèrent sur les pavés d'Issy-les-Moulineaux. Ils terminèrent ensemble.



Telotte mena tout le sprint avant de s'écrouler 300 m. avant la ligne. Quentin, qui lève le bras, déborde Rémy. Au 1er plan : Bober a un tour à couvrir. (Report. phot. H. Letondal et R. Covo.)

ÉMINENTE, RECORDMAN ET ACROBATE, vedette de la réunion de La Ferté-Alais

UNE foule considérable avait envahi dimanche les plages trop étroites du nouveau bassin de la Ferté-Alais.

Aldo Eminente, à qui la F.F.N. avait accordé le sursis pour son abstention de France-Yougoslavie, fut la grande vedette de la réunion.

Il améliora de 5/10 de seconde son record de l'Ile-de-France du 100 mètres en 58" 3, après un passage très rapide en 26" 3 aux 50 mètres. Il se livra ensuite à des acrobaties invraisemblables au tremplin de 3 mètres et à la plate-forme de 5 mètres, au cours d'une exhibition de plongeons comiques. Sans même reprendre son souffle, il se remit à l'eau pour le relais 3 nages et nagea 58" 7. Puis il fut l'artisan de la victoire du Racing dans le dernier relais du 5 × 50 nage libre.

Josette Arène eut moins de chance et, pour 1/10 de seconde, elle échoua contre son propre record de France du 100 mètres nage libre, nageant 1' 7" 4. Puis elle réédita son temps en relais, en 1' 7" 2.

Cette répétition de performances prouve l'excellente condition des deux champions.

Cascade de records : celui du 3 × 100 m. 3 nages dames par le Racing; celui égalé du 100 m. brasse cadettes par Lycette Leobet, et celui du 3 × 50 m. 3 nages minimes filles du Racing. Puis Michèle Geleden bat le record de l'Ile-de-France du 50 m. brasse minimes.

Surprise agréable enfin au 200 m. brasse, où Lusien, à qui on n'a pas accordé de nager dans la même série que Dumesnil, s'est abstenu, mais où Distinguin réussit à prendre le meilleur en 2' 42" 2, affirmant de nouveaux progrès.

Tous ces temps, réalisés en petit bassin, ne doivent pas faire oublier toutefois que les Jeux Olympiques se disputent dans un bassin de 50 mètres et il faut faire la transposition indispensable. C'est surtout la condition physique de chacun qu'il faut noter.

J.-B. G.

Nos lecteurs n'ont pas encore vu paraître le Numéro Spécial du Tour de France

que nous éditons annuellement avant l'épreuve

ILS NE PERDENT RIEN POUR ATTENDRE !

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

a tenu, en effet, à leur présenter un

NUMÉRO-PROGRAMME COMPLET !

40 PAGES ★ 70 FRANCS

LA CARTE GRAND FORMAT EN COULEURS

Les photographies de tous les concurrents
Tous les itinéraires et horaires détaillés

DES ARTICLES DE KOBLET, COPPI, GÉMINIANI QUI FERONT SENSATION !

Dans quelques jours il sera dans toutes les mains et lui seul permettra de suivre la "Grande Boucle" de près comme de loin

Retenez-le dès aujourd'hui chez votre marchand habituel

40 PAGES COULEURS - LA CARTE DU TOUR - 70 FRANCS

JEAN LE GUILLY RÉPOND A DIX QUESTIONS :

Si je m'écoutais, je disputerais le Tour de France dès cette année

L'ASCENSION de Jean Le Guilly fut si rapide et si soudaine que le grand public n'a pas eu le temps de se familiariser avec ce nouveau champion. On sait seulement qu'il a étonné Marcel Bidot après avoir conquis son frère Jean, distancé des grimpeurs réputés tels que Dotto et Lauredi, tenu tête à Bobet et lâché Lucien Lazaridès. Le Critérium du « Dauphiné » l'a consacré espoir de la route. Le Guilly, garçon de vingt ans, aux yeux vifs et pétillants, a étonné tous les spécialistes par son aisance. Il grimpe sans effort, « naturellement ». Il nous a semblé intéressant de poser au poulain de Léo Véron dix questions précises auxquelles il a répondu posément. Il n'a plus rien à cacher maintenant aux lecteurs de « But et Club-Le Miroir des Sports »...

1. — *A quoi attribuez-vous votre réussite soudaine ?*

R. — **Sans aucun doute à la chance et à l'amitié de Jean Bidot qui m'a utilement conseillé pendant la « Route de France ». Il m'a donné une extraordinaire confiance en moi.**

2. — *Depuis combien d'années songiez-vous à devenir coureur cycliste ?*

R. — **Depuis 1947.**

3. — *Quel motif a déterminé votre vocation ?*

R. — **J'aimais le cyclisme passionnément et j'ai tout naturellement été amené à le pratiquer.**

4. — *Gardez-vous la tête froide en face de votre subite popularité ?*

R. — **Très franchement, oui. Ma réussite n'en est d'ailleurs pas une, j'entends une réussite complète, totale. Il faut d'abord que je confirme mes récents résultats. J'estime que je ne mérite pas encore les compliments élogieux qui me sont décernés. J'ai bien du chemin à parcourir pour les justifier. Je n'oublie pas que je n'ai que 20 ans...**

5. — *Tenez-vous à courir le Tour dès cette année ?*

R. — **Je suis évidemment attiré par le Tour, cette épreuve grandiose dont j'ai toujours rêvé. Mais je viens de fournir, en un peu plus d'un mois, une grosse somme d'efforts : Route de France et Dauphiné, l'équivalent d'un Tour de France, par conséquent. Si je m'écoutais, je le ferais quand même, car je me sens très bien. C'est peut-être le moment d'en profiter...**

6. — *N'êtes-vous qu'un coureur de courses par étapes ?*

R. — **Je ne crois pas. Les courses à étapes ont ma préférence, assurément, mais une classique, comme le Critérium National, est probablement dans mes cordes...**

7. — *Au départ du Critérium du Dauphiné, avez-vous été impressionné par le renom de vos adversaires ?*

R. — **Bien entendu. Je me voyais « tout petit » à côté d'eux, mais je me suis payé de toupet et bien m'en a pris. C'est au cours de la troisième étape, celle des cols de la Chartreuse, que j'ai compris que je pouvais lutter avec eux.**

8. — *Etes-vous ambitieux ?*

R. — **Oui, car l'ambition est à la base de la réussite, mais j'ai la conviction que le courage compte bien plus...**

9. — *Quelles courses disputerez-vous d'ici la fin de la saison ?*

R. — **Je suis militaire depuis six mois et, malgré la prévenance, la compréhension de mes chefs, je ne peux rien prévoir à l'avance. Néanmoins, je pense être au départ du Tour de l'Ouest et de la « Poly » lyonnaise.**

10. — *Avez-vous un défaut ?*

R. — **Si seulement je n'en avais qu'un seul, tout irait bien. Je crois que l'insouciance est mon défaut majeur, du moins on me l'affirme. Mais tout cela se corrigera vite, car je prends conscience de mes nouvelles responsabilités.**

« Je dois ma réussite soudaine à l'amitié de J. Bidot qui m'a bien conseillé. »

« Oui, je garde la tête froide devant ma popularité. J'ai à confirmer... »

« Si je m'écoutais, je ferais le Tour. Je suis bien; c'est peut-être le moment. »

« L'ambition, c'est bien, mais j'ai la conviction que le courage compte plus. »

QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

Adressez vos questions : 124, rue Réaumur - Paris (2e)

M. A.-C. M. (Maine-et-Loire). — Voici les classements de certaines étapes du Tour de France 1947 : Lille-Bruxelles : 1. Vietto; 2. Impanis; 3. Depredhomme; 4. Camellini; 5. Ronconi. Bruxelles-Luxembourg : 1. Ronconi; 2. Cogan; 3. Camellini; 4. Brambilla; 5. Vietto. Luchon-Pau : 1. Robic; 2. Vietto; 3. Ronconi; 4. Fachleitner; 5. Brambilla. Pau-Bordeaux : 1. Tacca; 2. Mollin; 3. Pawlisiak; 4. Latorre; 5. Goasmat.

M. J.-P. DURAND, à Benneville. — Il n'y a pas d'école de radioreporters sportifs.

M. Jacques FASENTIEUX, av. Lamoutete, Orthez (Basses-Pyrénées). — Les coureurs qui participeront au 1.500 mètres des Jeux Olympiques ne sont pas encore connus officiellement.

M. Jean-Louis GRESLE, Nantes. — Nous avons transmis votre courrier.

M. GUILLERME, Loperhet. — 1) Malléjac est un coureur aux qualités certaines. — 2) Louison Bobet sera un des favoris du Tour de France 1952. — 3) Le Gall, du Stade Rennais, doit encore s'améliorer pour mériter la cape d'international.

M. Alain JACQUELINET, 2, avenue G.-Digoy, Chelles (Seine-et-Marne). — 1) Vous êtes encore trop jeune pour tenter de réussir des performances. A 14 ans, vous ne devez pas forcer. — 2) Vos footballeurs favoris ne s'imposaient pas dans l'équipe de France qui a rencontré la Belgique au Heysel.

M. Jean LAQUE, Saint-Matre (Lot). — 1) Nous avons transmis votre demande au service des ventes. Nous vous mettrons en relation avec les lecteurs vendeurs des numéros 71, 72, 73, 74, 83, 88, 92 et 97. — 2) Nous n'avons pas publié de numéro spécial avant le Tour de France 1947.

M. Claude MARAND, 40, rue La Fontaine, Paris. — Nous avons transmis votre courrier.

M. Jean MEVEL, 11, rue Guelmeur, Brest (Finistère). — 1) Consultez le tableau des abonnements. — 2) Au cours du Tour de France 1951, Chateau a été éliminé au cours de la 2e étape; Quentin au cours de la 4e étape; Cieliczka au cours de la 15e; Guegan au cours de la 15e; Castellin au cours de la 21e.

M. René NOMAS, 16, boulevard Gergovian, Clermont-Ferrand. — 1) L'Américain Steers est recordman du monde de saut en hauteur avec 2 m. 11. — 2) Dans Paris-Brest et retour 1951, Benoit-Faure a abandonné après Morlaix.

M. PERTHUIS. — Vous pouvez acheter « Route et Piste ».

M. RICARD, Briançon. — Dans le Tour de France 1947, Louis Thiétard courait dans l'équipe tricolore; Ronconi et Brambilla dans la formation italienne.

M. Guy RICHAUD, Nice. — Nous ne communiquons pas les adresses personnelles des champions. Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre.

Un sportif militaire. — Nous ne sommes pas d'accord avec vous. René Vignal, gardien de but de l'équipe de France, domine manifestement le lot des goals tricolores.

TITI dans la Marne. — Nous vous conseillons de vous inscrire dans un club où vous serez conseillé et guidé. Il vous est difficile de vous préparer seul.

Un lecteur de Larches (Corrèze). — Nous avons transmis votre courrier.

Un ex-sportif. — Nous hésitons à vous répondre. C'est une question d'appréciation.

Un fidèle lecteur de Rennes. — 1) Garonzi est mort en 1950. — 2) Gino Bartali était sixième au classement général du Tour de France 1950 quand il abandonna avec tous les Italiens après l'étape Pau-Saint-Gaudens qu'il avait enlevée au sprint. Bartali conservait toutes ses chances de gagner. Il avait alors 4' 17" de retard sur Magni, le leader.

Un lecteur. — 1) Vous devez acheter une méthode. — 2) Oui, il répond à ses admirateurs.

Un admirateur de Louison Bobet. — 1) Il est souvent possible de pratiquer deux sports différents. — 2) Vous devez vous inscrire dans un club. — 3) C'est une bonne marque.

C'EST AU COURS DE CETTE RÉUNION, A MILAN, QUE FAUSTO COPPI AVAIT REFUSÉ DE COURIR LE TOUR DE FRANCE 1952 AUX COTÉS DE GINO BARTALI

C'est dans le cadre sévère de cette salle de réunion qu'a eu lieu, à Milan, l'entrevue au cours de laquelle l'U.V.I. a renoncé à former l'équipe officielle d'Italie pour le Tour de France 1952 à la suite d'un différend opposant les deux « campionissimi » Coppi et Bartali. Sur la proposition de M. Rodoni, une nouvelle entrevue réunit, à Recanati, Coppi, Bartali, Magni et Binda. Après une longue discussion, et grâce à l'action apaisante de MM. Rodoni et Binda, la paix s'établit entre les champions transalpins. Fausto Coppi se laissa convaincre, et accepta de courir le Tour en compagnie de Bartali et Magni. Les sportifs français ne pourront que se réjouir de cette sage décision des Italiens. Ci-dessus, de gauche à droite : Bartali, M. Rodoni, Magni et Coppi écoutant le discours d'Alfredo Binda.

LE MIROIR DES LECTEURS

NOTE A NOS CORRESPONDANTS. — De nombreux lecteurs nous écrivent pour nous demander des photos dédicacées de leurs champions préférés. Il va sans dire que nous ne sommes pas en mesure, devant cet afflux considérable, de satisfaire leur désir. Les vedettes du sport sont continuellement en déplacement et il ne nous est guère possible de les toucher immédiatement. Pour faciliter les choses, nous invitons nos correspondants à nous expédier une lettre au nom du champion sollicité et que nous nous ferons un plaisir de lui transmettre.

DE MICHEL ET YVES, A BROU (EURE-ET-LOIR) :

Bravo pour le reportage photographique de France-Belgique de football. On se serait cru sur le stade du Heysel, tellement les buts marqués étaient nets. Même remarque pour Bordeaux-Paris. Nous attendons avec impatience les souvenirs de René Vignal.

DE CLAUDE RICHARDOT, 73, BOULEVARD BARBES, PARIS (18e) :

Je lis votre revue depuis plus d'un an et j'en suis pleinement satisfait. Tous les récits me plaisent. A quand les souvenirs de Vignal que vous avez annoncés ?

Réponse. — *Le récit de la carrière de Vignal paraîtra après la saison d'été.*

DE GUY DUFLOT, RUE R.-DE-LUZARCHES, A AMIENS (SOMME) :

Fervent lecteur de votre revue et du cyclisme, je suis un admirateur acharné de Bobet, Koblet et Coppi. Je ne me lasse jamais de lire le récit de leurs exploits. Je veux les imiter quand je serai plus grand, mais, pour l'instant, j'ai un vélo cyclotouriste et, avant de me lancer dans des frais, je veux vous demander un sage conseil.

Réponse. — *Il faudrait nous indiquer votre âge, mais, avant de participer à des compétitions, il y a intérêt à avoir une formation physique solide. Le cyclisme est un sport pénible et qui veut le pratiquer doit s'astreindre à une culture physique rationnelle. Faites-en votre profit.*

DE M. MURATET, A TOULOUSE :

Je viens de lire « Le Miroir des Lecteurs » du numéro 353, et je constate que l'on vous couvre d'éloges. Vous devez être très fiers... Alors qu'il ne faut pas exagérer. Votre revue est bien faite. Un point, c'est tout. Heureusement, un peu plus variée à partir du mois de mai, ce qui change des éternelles et toujours pareilles photos de foot ou de rugby.

J'ai l'air méchant, mais ce n'est pas grave. Le numéro 353 m'a un peu déçu. Voici pourquoi : la chute du record du 400 m. plat est un des événements de dimanche; or, ce que vous en donnez est assez maigre. D'accord, la photo de première page. L'article de M. Hansenne ne casse pas les vitres et est d'une banalité... J'aurais aimé les impressions du nouveau recordman, quelques photos de sa course, etc. Vous me direz que j'aurai tous ces renseignements dans « L'Equipe »; je le sais, je le lis, mais de la part du « Miroir », c'est moche.

Et le Tour d'Italie ? Zéro ! Une page consacrée à Coppi, avec de vieilles photos des archives. Facile ! Geminiani ? Ceinture ! Mais trois photos sur l'abandon de Bobet. Du plus haut intérêt...

J'attends de pied ferme vos numéros sur les Jeux Olympiques.

Réponse. — *M. Muratet se défend d'être méchant et il a tort. Pourquoi ne le serait-il pas, après tout, si nous l'avons déçu ? Toutes les vérités ne sont-elles pas bonnes à dire? Et c'est parce que nous en sommes conscients que nous avons ouvert cette rubrique. On nous y couvre d'éloges, prétend M. Muratet ? Oui, c'est vrai. Nous en sommes très fiers ? Parfaitement, très fiers... et désolés, du même coup, de lui avoir déplu.*

M. Muratet trouve notre revue plus variée depuis mai ? C'est que serrant l'actualité de très près, nous puisons en elle une matière nouvelle qui change, bien sûr, du rugby et du football. Mais est-ce notre faute s'il n'y a pas d'athlétisme ni de natation en hiver, pas plus que de courses cyclistes sur route ? D'autre part, M. Muratet n'a-t-il pas pensé que nos vingt pages nous permettent de donner à notre revue un tour tout différent que dans le passé?

Notre correspondant note que nous avons consacré notre première page à Degats. Il se plaint de l'absence de photos en course. S'il lui plaît de prendre un appareil et de réussir, à l'occasion d'un 400 couru en moins de 50 secondes, une vue du départ (notre page une), une vue de l'arrivée (page 19) et un passage, nous sommes tout disposés à lui offrir une pellicule en or...

Ne plaisantons pas. A l'allure à laquelle nous « bouclons » notre hebdomadaire (un record de rouler le lundi à six heures du matin une revue en héliogravure — que M. Muratet se renseigne), nous ne pouvons pas prétendre « couvrir » l'événement sur toutes ses faces... surtout, nous le reconnaissons de bonne grâce, lorsqu'il est aussi inattendu. Marcel Hansenne ne sera pas flatté de l'appréciation de notre lecteur. Dieu merci, il a reçu tant de félicitations ces dernières semaines...

Et le Tour d'Italie ? Zéro... Ah ! non ! nous ne sommes pas du tout d'accord, et nous nous insurgeons. M. Muratet nous en excusera, mais il n'a pas compris l'intérêt évident qui s'attachait à faire sentir au public quelle était la merveilleuse leçon qu'offrait Coppi — la seule de ce Tour d'Italie insipide qui ne méritait pas, par ailleurs, d'autres documents (nous en avons un stock à la disposition de M. Muratet s'il veut les consulter..) étant donné son déroulement. Le «Giro» 52, c'était Coppi. Sa résurrection totale. Certains avaient oublié ses malheurs. Nous avons eu conscience que notre rôle était de les rappeler par l'image. Quant à Geminiani, il avait abondamment illustré nos numéros précédents. M. Muratet l'a-t-il oublié ?

Puisque notre correspondant attend de pied ferme nos numéros sur les Jeux Olympiques, c'est qu'il est, et nous nous en serions doutés, un fervent de l'athlétisme.

Alors, qu'il se rassure tout de suite : nous ferons de notre mieux (comme en toutes occasions) dans la mesure où nous recevrons de bonnes photos du « pool » des agences, nos reporters n'étant pas autorisés à travailler à l'intérieur des enceintes...

...Sans pour autant oublier qu'il se déroulera d'autres manifestations et que notre mission n'est pas de défavoriser tel sport par rapport à tel autre, mais bien de les présenter tous selon la passion qu'ils soulèvent.

C'est ainsi, M. Muratet — et ce sera le mot de la fin, — que seuls de toute la presse illustrée française, nous avons « sorti » une première page sur Degats, quoique le document (un contre-jour obligatoire, et les photographes savent ce que cela veut dire) ne nous ait pas comblés par sa qualité.

DE ADRIEN ANDRES, A MOLLAU, POSTE WESSERLING (HT-RHIN) :

J'achète régulièrement votre journal et mon désir est de continuer. Vos photos sont très belles et je suis impatient de voir celles du Tour et des Jeux Olympiques.

Réponse. — *Nos numéros du Tour et des Jeux Olympiques ne vous décevront pas, du moins nous l'espérons, car nous mettrons tout en œuvre pour qu'ils soient éclatants.*

DE FRANÇOIS CALVEZ, BARAQUE E 4, PONTNEUF, BREST (FINISTERE) :

Depuis trois ans, je ne cesse de lire et de relire votre magnifique revue, durant toute la semaine. C'est un véritable plaisir pour moi que de la parcourir. Je me permets de vous faire une remarque : pourquoi, à l'occasion des épreuves importantes, ne publiez-vous pas la liste des engagés ?

Réponse. — *Notre rôle est de vous faire vivre, par la photographie et le compte rendu, les grands faits d'une épreuve. Nous ne pouvons, par conséquent, consacrer la moindre place à la liste des engagés. Contentez-vous du classement.*

DE ALBERT DELOT, 47, RUE PASTEUR, A TOMBLAINE (M.-M.) :

Je ne peux m'empêcher de vous féliciter pour les nettes améliorations apportées à votre revue. On peut désormais dire, sans manquer de modestie, qu'elle est très près de la perfection. Il me semble que vos photos sont mieux choisies depuis un certain temps. En un mot, nous avons, nous « petits », un grand journal, qui nous permet de suivre les exploits des champions. Une rubrique serait la bienvenue : celle relatant les résultats régionaux de la semaine. Pourquoi aussi ne pas organiser un concours à l'occasion du Tour de France ? Je termine en criant : « Vive « But et Club-Le Miroir des Sports » ! Qu'il grandisse encore et obtienne, auprès de tous les sportifs, le succès légitime que sa valeur lui permet d'envisager. »

Réponse. — *Nous nous intéressons, d'abord, aux grands faits sportifs et il nous est bien difficile de traiter les événements secondaires. La place nous manque encore. Pour le concours « Tour de France », vos vœux sont comblés. Nous y avions songé et le présent numéro vous l'apprend.*

NOUS AVONS EGALEMENT REÇU DES LETTRES DE :

- **JACQUES DUPONT, 12, rue de Reuilly, Paris (12e) : Qui nous dit toute l'admiration qu'il a pour Bobet.**
- **UNE LECTRICE du Finistère : Qui nous réclame un numéro spécial sur Louison Bobet.**
- **CAMILLE NACHBAR, à Baerendorf (Bas-Rhin) : Qui nous félicite et nous réclame les souvenirs d'un champion de boxe.**
- **ALBERT VALLAT, Clos de Bonneville, près Le Puy (Hte-Loire) : Qui nous réclame des reportages sur les anciens champions.**
- **G. DAUTREUILLE, 100, rue des Fleurs, à Calais (P.-de-C.) : Qui nous fait part de sa joie de nous lire chaque semaine.**
- **UN LECTEUR de Bar-le-Régulier : Qui apprécie nos efforts et se passionne pour la boxe et le catch.**
- **MLLE JEANINE COURBEBAISSE, 114, rue d'Avron, Paris (20e) : Jeune sportive pratiquante, passionnée de cyclisme, qui nous félicite.**
- **ROBERT LAFFITTE, 8, rue Victor-Clément, à Tarbes (H.-P.) : Qui trouve « But et Club-Le Miroir des Sports » merveilleux.**
- **JACKY CASSERINI, 20, route d'Alger, à Koléa (Algérie) : Qui nous suggère la création d'un problème de mots croisés sportifs.**
- **BOIVAL, à Montpellier (Hérault) : Qui voudrait que nous paraissions trois fois par semaine pendant le Tour et qui demande que nous maintenions les 24 pages, QUITTE A AUGMENTER NOTRE PRIX. (Qu'en pense M. Pierre Lecutiez ?)**
- **BENOIT TSANGAMBLONG, à Analalava (Madagascar) : Qui nous fait part de sa joie d'avoir découvert notre journal et nous adresse un abonnement.**

LE MIROIR DES JEUX — Une page de sport olympique par Marcel HANSENNE

Les Allemands seront redoutables dans quatre épreuves à Helsinki :

1.500 (Dohrow) ; 5.000 (Schade) Steeple (Gude) ; Marteau (Wolf)

L'ANNEE olympique 1952 verra le réveil de l'athlétisme allemand se préciser. Des résultats remarquables ont, en effet, été obtenus au delà du Rhin en ce début de saison. C'est Dohrow qui court les 800 mètres en 1'49"6, puis les 1.500 mètres en 3'46"8 (meilleure performance mondiale de l'année jusqu'à présent), c'est Schade qui, seul en piste, réussit 14'6"6, c'est Gude qui court les 2.000 mètres en 5'20", c'est Lueg qui, en 3'48", met à son actif la deuxième performance de l'année sur 1.500, c'est Haas qui est chronométré aux 400 en 47"5 avec la plus grande aisance...

Cent millions de francs ont été dépensés pour la préparation olympique des espoirs allemands (zone occidentale). Il est certain maintenant qu'un tel effort ne sera pas vain. Les athlètes allemands peuvent remporter quatre titres à Helsinki :

— le 1.500 grâce à Dohrow,
— le 5.000 (Schade),
— le marteau (Wolf),
— le steeple (Gude).

D'autre part, Haas peut espérer aller en finale du 400, et Ulzheimer et Steines en finale du 800. Sur 4 × 400, enfin, les Allemands pourront présenter une très forte équipe avec Haas, Geister, Ulzheimer, Zandt et Dohrow. Une équipe capable de réussir 47"5 de moyenne, sinon mieux.

L'ancien champion hongrois Igloi dirige la préparation olympique dans son pays

EN Hongrie également, les premiers résultats de la saison ont étonné le monde entier. Le discobole Klics a dépassé les 53 mètres, posant ainsi sa candidature au titre olympique, Beres a battu le vieux record de Szabo sur 1.500, 3'48"4 contre 3'48"6, Nemeth, vainqueur du marteau en 1948, a prouvé qu'il demeurait un concurrent redoutable, et enfin de nouveaux coureurs se sont fait connaître sur 1.500 mètres : Iharos notamment.

La sélection en Hongrie porte sur un peu moins de 10.000 athlètes, mais tous sont remarquablement conseillés, grâce à une organisation qui fait confiance aux anciens champions.

C'est Igloi qui supervise tout l'athlétisme hongrois, et sous ses ordres on trouve Sir, toujours recordman du 100 mètres en 10"4, et Kelen, ex-coureur de fond de grande classe. Sir entraîne les sprinters et Kelen les spécialistes du 5.000, du 10.000 et du marathon. Quant aux espoirs du demi-fond, ils sont placés directement sous la direction d'Igloi, ex-vedette du demi-fond.

Côté féminin, le meilleur élément demeure Olga Gyamarti, vainqueur du saut en longueur à Londres, et qui est très bonne également dans le 80 mètres haies.

Les Hongrois peuvent briguer deux titres en athlétisme: marteau (Nemeth) et disque (Klics). D'autre part, ils ont de solides chances de figurer aux places d'honneur dans le 1.500, grâce à Beres, Apro, Iharos.

Actuellement, tous les espoirs hongrois font des stages au camp de Tatavaros où l'entraînement est tri-quotidien !...

Japonais contre Brésiliens dans le triple saut

DANS l'épreuve du triple saut, on assistera à Helsinki, au duel Japon-Brésil. Les Sud-Américains possèdent un tandem merveilleux avec les Da Silva, mais les Japonais remontent patiemment le courant. Leurs deux meilleurs hommes sont pour le moment Hasegawa (15 m. 62) et Iimura (15 m. 45). D'autre part, Tajima a sauté 7 m. 52 en longueur et Savada 4 m. 30 à la perche. La réputation japonaise dans les sauts sera bien défendue en Finlande.

M. H.

PROGRAMME CHARGÉ POUR BOITEUX-BERNARDO

IL y a peu de choses à dire sur le programme des Jeux Olympiques en natation, sinon que les nageurs de 400 mètres ne sont pas gâtés. Alors que le 100 m. sera liquidé au cours des deux premières journées, le 400 et le relais 4 × 200 seront menés de front.

Lundi 28 : matin : séries du 4 × 200 m.; après-midi : séries du 400 m.

Mardi 29 : matin : demi-finales du 400 m.; après-midi : finale du 4 × 200 m.

Mercredi 30 : après-midi : finale du 400 m.

Même si on peut éviter à Boiteux (et Bernardo, s'il fait, ce qui est probable, partie du 4 × 200) la fatigue des séries du 4 × 200 m., en se qualifiant avec un remplaçant, il n'en reste pas moins vrai qu'il subira le mardi deux courses très dures.

Une fois de plus, les nageurs des pays qui n'alignent pas de 4 × 200 m. seront avantagés par rapport aux autres. Ce sera le cas de John Marshall, si l'Australie n'engage pas de 4 × 200 m. Par contre, il est probable que les Japonais, les Américains et les Hongrois seront dans le même cas que nos représentants, qui continueront ensuite le jeudi par les séries du 1.500 mètres, pour terminer le samedi par les finales de celui-ci.

J.-B. G.

ARGENTINE, CANADA, BRÉSIL ET CHILI CANDIDATS AUX PLACES D'HONNEUR (BASKET)

DERRIERE les Etats-Unis, grands favoris du tournoi olympique de basket, la lutte pour les places d'honneur sera acharnée. Les illusions des tricolores sont envolées. Il ne faut pas espérer en effet voir l'équipe de France renouveler ses performances londoniennes. Les miracles n'ont lieu qu'une fois et le tirage au sort ne nous sera certainement pas aussi favorable que lors de la dernière compétition olympique. Il ne le sera d'ailleurs pour personne. Toutes les nations de la poule finale — mis à part les Etats-Unis — se valent.

Pour l'attribution des accessits, cependant, les pays du nouveau monde viennent nettement en tête. Seul le jeu des poules et du hasard peut les priver d'une place à laquelle ils auraient droit. Cependant, à Helsinki (comme à Londres), il faudra compter avec le Canada qui, ne l'oublions pas, fut le seul adversaire qui força les Américains à sortir de leur réserve, l'Argentine qui remporta les premiers championnats du monde de Buenos-Aires, malgré la présence d'une formation (corporative, il est vrai) américaine, le Brésil qui succomba devant la France en demi-finale des Jeux de Londres, et surtout le Chili, qui tomba également devant les nôtres, mais en quart de finale.

Si l'Argentine sera la plus redoutable (son équipe est le type même de la formation idéale : joueurs longilines, félins, souples et adroits, dont Oscar Furlong — 1 m. 88 — est l'exemple parfait), la surprise viendra certainement du Chili, dont Alvaro Salvadores, bien connu des Français, sera le chef de file.

En stage avec ses camarades chiliens depuis plus de trois semaines, comme tous les joueurs des autres nations sud-américaines d'ailleurs, l'ancien Racingman nous a donné de ses nouvelles : « Les dirigeants d'ici veulent à tout prix éviter les erreurs de Londres. Cette longue période préparatoire a pour but de DISCIPLINER NOTRE TEMPERAMENT. Nous recherchons l'ECONOMIE DANS L'ACTION. Dorénavant, nous nius jetterons dans la bataille (et ce sans restrictions) lorsque l'enjeu du débat en vaudra la peine et surtout lorsque la valeur de l'adversaire nous y obligera. Ceci, afin de garder des forces vives intactes pour éviter d'être battus en raison de notre fatigue et non sur notre valeur exacte dans les matches décisifs, comme ce fut le cas à Londres ! »

Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Il semble à priori que vouloir refréner les qualités foncières d'un athlète soit tout à fait contre-indiqué... Les compétitions d'Helsinki donneront la réponse. Cependant, les nations sud-américaines seront les équipes à battre pour accéder à la finale, où les maîtres yankees seront des adversaires invincibles.

H. C.

LES CHAUSSURES DE BASKET

FABRIQUÉES PAR LES **Ets MERCIER** FIDÈLES A LEUR TRADITION DE QUALITÉ

•

Toutes couleurs

HarLem

MIMOUN N'AVAIT PAS PRÉVU DE BATTRE SON RECORD DES 10.000

Alain Mimoun vient d'améliorer son record de France des 10.000 mètres. Son camarade de club, Degats, le félicite chaleureusement.

BIEN que Zatopek ait couru les 10.000 mètres en 29'2"6 (dans des circonstances extrêmement favorables), la performance qu'a réussie Mimoun, à Jean-Bouin, est encore de celles qui méritent qu'on les salue bien bas.

D'ailleurs, 29'38"2 ne situent pas exactement la valeur actuelle du Racingman qui, sans aucun doute, peut faire mieux encore. Dimanche, il avait contre lui la piste, qui était médiocre, le vent, qui soufflait assez fort dans la ligne opposée, la température, qui était lourde, et enfin une douleur persistante à la cuisse droite. Malgré tout cela, malgré aussi qu'il n'avait pas d'adversaire pour l'obliger à se surpasser, Mimoun a battu son record de quinze secondes...

Quelle différence avec le Mimoun de 1949 qui avait réussi, en s'accrochant à Stokken pendant 25 tours de piste, à battre le record du regretté Jean Lalanne. Aujourd'hui, Mimoun n'a plus besoin de personne pour établir ses meilleurs temps : il les fait tout seul...

On pourrait croire que son extraordinaire exploit avait fait l'objet d'entretiens secrets entre Joseph Maigrot et Mimoun. Quelle erreur : rien n'avait été décidé, sauf que le Racingman verrait à mi-course s'il y avait lieu ou non de poursuivre son effort. Or, ce dernier passa aux 5.000 en 14'43"2 avec une telle aisance que la nécessité de continuer s'imposait. Au septième kilomètre, il n'y avait plus de place pour le moindre doute : le record de France allait tomber. C'est ce qui arriva, après un remarquable dernier kilomètre couru en 2'50"8.

On nous accusera peut-être de n'être jamais satisfait, de réclamer davantage de sueur encore, surtout lorsqu'il s'agit de celle d'un autre. Mais, enfin, comment ne pas se poser la question suivante : que vaut exactement Mimoun sur 10.000 mètres à l'heure actuelle. 29'20", 29'10", ou mieux encore ?

Bien qu'il soit hardi de se risquer dans le domaine des suppositions, je n'hésite pas à affirmer que Mimoun vaut au moins 29'15" dans sa forme actuelle.

Si, il y a un, nous avions écrit qu'un Français pourrait menacer le record de Zatopek, on nous aurait ri au nez — et d'ailleurs nous ne l'avons pas écrit. Mais tout est changé aujourd'hui. Grâce à Zatopek, grâce à Schade et grâce à Mimoun enfin, le fond est entré dans une nouvelle phase. Plus rien maintenant ne nous empêche de prévoir que ces trois coureurs-là se battront aux environs de 29 minutes à Helsinki.

Marcel HANSENNE.

El Mabrouk réalisa 3' 50" 8/10 au cours du 1.500 m.

L'arrivée du 800 mètres fut très disputée. Lacroix (à dr.) gagne l'épreuve en 1' 53" devant Clare et Djan.

J. Degats gagna le 400 m. précédant Martin du Gard en 48" 5/10.

Champion de France des 110 m. haies en 1939, J.-F. Brisson (à g.) remporta de justesse le titre parisien, en 15" 2/10. Au centre, le recordman de France Marie, en mauvaise condition, termina troisième en 15"3/10, derrière Roudniska (15"2/10).

Plus de deux cent mille spectateurs ont assisté, samedi et dimanche, année une ambiance extraordinaire. Les bolides viennent de s'élancer.

LES ALLEMANDS HE TRIOMPHENT AUX 24 LES PILOTES FRANÇAIS

LE MANS. — Plus de 200.000 spectateurs ont assisté aux Vingt-Quatre Heures du Mans et aussi à la victoire de Mercédès qui s'est assuré, une heure avant la fin de la course, les deux premières places du classement général à la distance (en battant, d'ailleurs, le record), et s'octroyant du même coup deux places très enviables au classement à l'indice de performance !

Cette foule considérable, enthousiasmée par ce spectacle unique au monde, par une ambiance extraordinaire, se souviendra longtemps que ce sont trois équipes bien françaises qui, pendant deux tours de cadran, jouèrent, à la surprise générale, le rôle de vedettes.

Si le grand champion italien Albert Ascari s'est octroyé, avant de connaître des ennuis d'embrayage, le record du tour à plus de 173 km. de moyenne horaire, avec une 3 litres Ferrari, récente victorieuse des mille miles, André Simon, un petit gars bien de chez nous, au volant d'une 4.100 cmc. Ferrari, a contrôlé la course pendant 200 km. et, quand il s'arrêta pour donner le volant à Vincent, moins rapide que lui, c'est Robert Manzon et Jean Behra, menant tour à tour avec brio une 2.300 cmc., amoureusement conçue par Amédée Gordini, qui réussirent le miracle de surclasser, pendant plus de 1.000 km., les meil-

De l'un de nos

Georges

leures productions

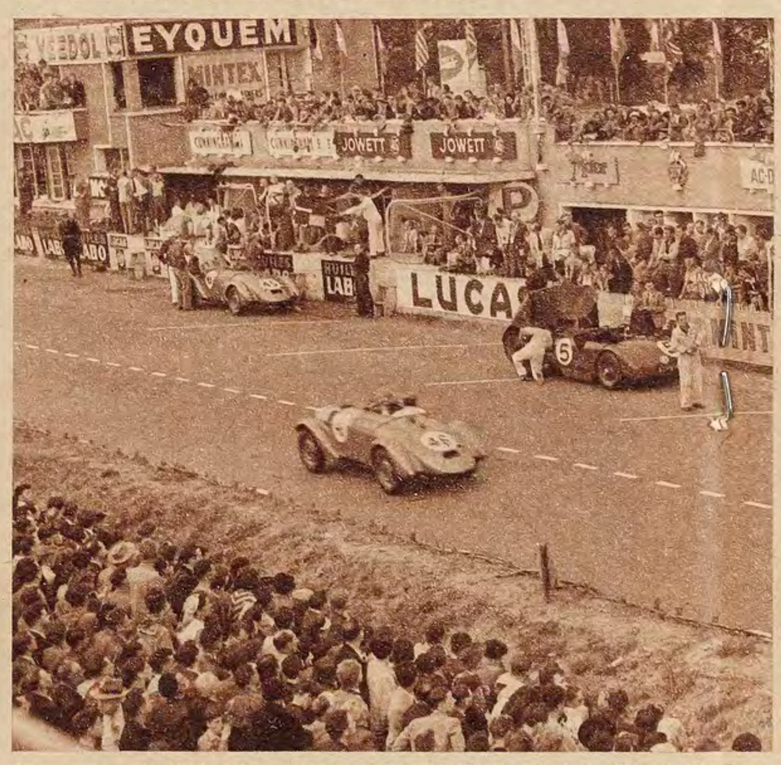
La performance glais, écœurés par posé, abandonnèren grande surprise a Jaguar, victorieuses la ligne.

Les Ferrari, don circuits de vitesse guère plus heureus tanniques, connure ennuis divers.

Après douze heu plus de 160 de mo ou Manzon aient t la panne stupide m crets espoirs.

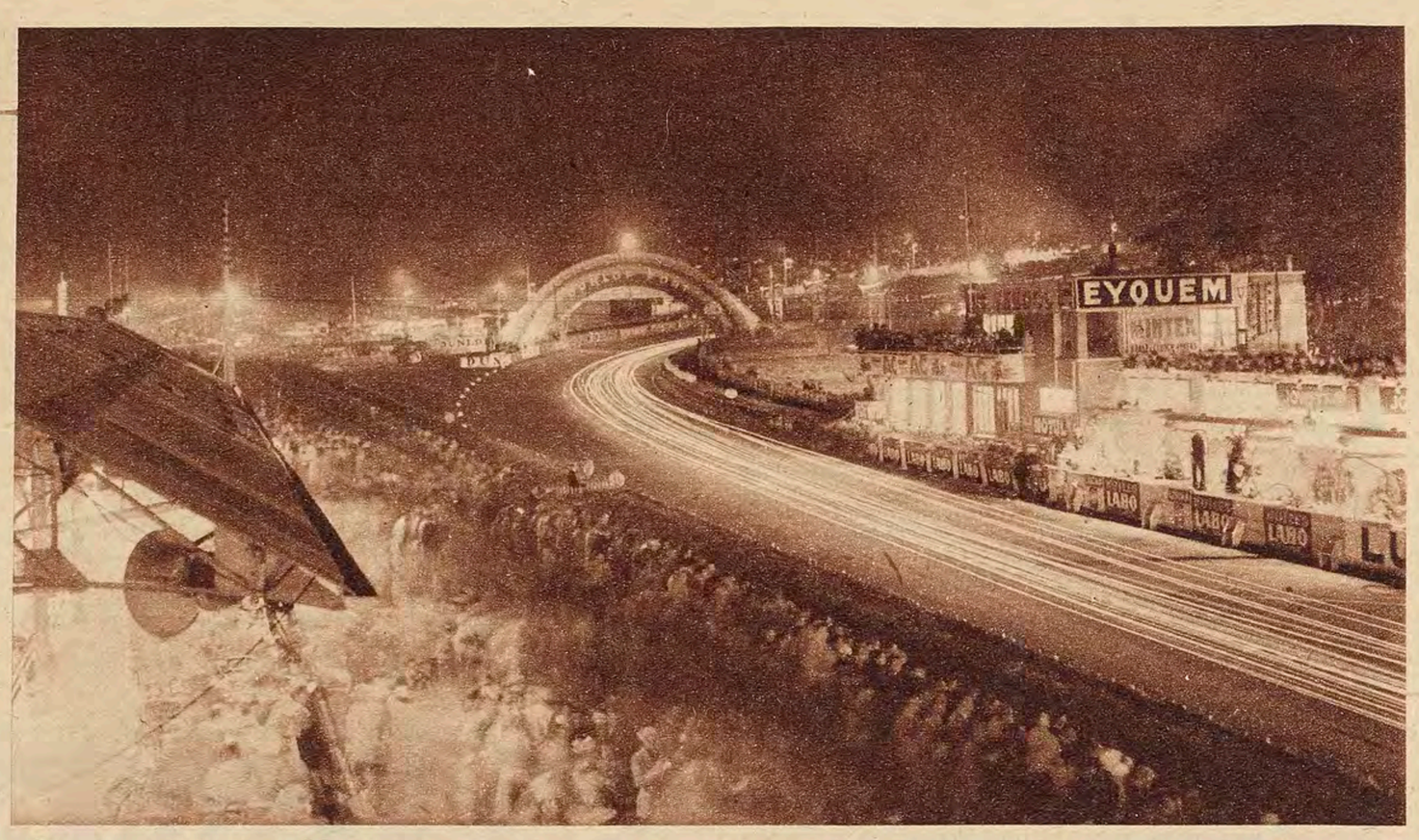
La Gordini N° 3 à sa guise ,avait été usés jusqu'aux rive

La déception dan grande ; mais le fa Sans aide, avec des



Une vue générale du stand de ravitaillement des Vingt-Quatre Heures du Mans. Les mécaniciens profitent des courts instants d'arrêt pour examiner les voitures et les ravitailler en carburant.

samedi et dimanche, aux Vingt-Quatre Heures du Mans, qui ont connu cette ennent de s'élancer. La Talbot de Morel-Chambas n'est pas encore partie.



La foule considérable a été enthousiasmée par ce spectacle unique au monde. Les concurrents ont roulé sans relâche nuit et jour. Le soir, la piste, rendue blanche par les phares et illuminée par les projecteurs disposés sur le circuit, était féerique.

OS HERMAN LANG ET RIESS UX 24 HEURES DU MANS OU ANÇAIS ONT FAIT MERVEILLE !

De l'un de nos envoyés spéciaux :

Georges FRAICHARD

eures productions des pays étrangers. La performance est de taille. Les An- lais, écœurés par la rapidité du train im- osé, abandonnèrent en masse et la plus rande surprise a été l'effondrement des aguar, victorieuses l'an dernier, sur toute a ligne.

Les Ferrari, dont l'invincibilité sur les ircuits de vitesse n'est plus un vain mot, uère plus heureuses que les voitures bri- anniques, connurent à tour de rôle des nnuis divers.

Après douze heures de course, menées à lus de 160 de moyenne, sans que Behra u Manzon aient trop demandé au moteur, a panne stupide mit un terme à leurs se- rets espoirs.

La Gordini N° 34, qui menait la course sa guise ,avait été vaincue par ses freins, sés jusqu'aux rivets !

La déception dans le camp français était rande ; mais le fait demeure magnifique. ans aide, avec des moyens financiers très modestes, Amédée Gordini a prouvé une fois de plus, son génie créateur. Il nous a donné, pour l'avenir, bien des raisons d'espérer ; et de cela nous devons l'en remercier.

Après cet abandon regrettable, les couleurs de l'industrie française conservaient leurs chances avec la Talbot si bien carrossée de Pierre Levegh, qui remplaça Gordini au commandement et qui aurait probablement gagné avec aisance si l'idée, louable en elle-même, mais difficile à admettre lorsqu'on dispose d'un second pilote comme René Marchand n'était venue à Pierre Levegh et à son entourage de vouloir terminer seul et gagner la course.

J'ai vu Pierre Levegh à son dernier ravitaillement. Il était exténué, à bout de forces.

Combien il eût été plus sage, et plus prudent, de lui imposer un repos après tout bien gagné !

Il n'en fût pas sorti diminué, au contraire. On l'a laissé continuer et j'en tremble encore à cette pensée. Le moteur, moins résistant, a lâché, à une heure de la fin. Aurait-il lâché si Pierre Levegh avait été en pleine possession de ses moyens ?

Après son abandon, les pilotes des deux Mercédès n'eurent aucun mal à prendre les deux premières places. Pour la firme allemande, qui revient à la compétition, la course n'est pas un jeu. Mercédès sait trop l'importance d'une victoire pour ne pas la préparer minutieusement. Tout était compté, préparé, pesé. La victoire de ce grand champion qu'était et que reste Hermann Lang et de son jeune compatriote Riess n'est pas une surprise.

★

1. Lang-Riess (Mercédès), 3.733 km. 780 (moy. 155 km. 574, record général battu, ancien record : 3.611 km. 193, moy. 150 km. 986) ; 2. Helfrich-Neidermay (Mercédès), 3.720 km. 260 ; 3. Johnson-Wiskom (Healey), 3.534 km. 030 ; 4. Cunningham-Spear (Cunningham), 3.399 km. 040 ; 5. Simon-Vincent (Ferrari), 3.360 km. 810 ; 6. Valenzano-Ippocampo (Lancia), 3.342 km. 420 ; 7. Bonetto-Anselmi (Lancia), 3.320 km. 440, etc.

Vingt-Quatre ourts instants en carburant.

AUX 24 HEURES DU MANS

DUNLOP

remporte

L'INDICE DE PERFORMANCE

1ers HÉMARD - DUSSOUS

sur

PANHARD MONOPOLE POISSY

Manzon, au volant de sa Gordini, avait pris le commandement, relayé par Behra. Les deux as français réussirent à surclasser leurs rivaux pendant plus de 1.000 km., mais, leurs freins usés, durent s'arrêter

Après la disparition de Pierre Levegh, qui avait remplacé Manzon-Behra au commandement, les pilotes des « Mercédès » imposèrent leur loi. L'Allemand Hermann Lang, assisté du jeune Riess, l'emporta.

J'ai admiré, à ses débuts, Pierre Dizabo, magnifique jo et je suis déçu de ne l'avoir pas vu persévérer da

Essai transformé

par Jean PRAT, 35 fois international (1)

QUAND je rassemble dans mon esprit les multiples souenirs de ma carrière, il en est un qui me fait un peu de peine : je pense, en la cironstance, à la saison 1946-1947 où j'ai l'impression d'avoir été mystifié.

Tout s'annonçait bien, le tournoi international était rétabli, on avait la sensation que la France allait le gagner et, crac, tout s'écroulait !

C'était à la France et à l'Ecosse qu'était revenu l'honneur de jouer le premier match marquant la grande reprise.

Curieux match ! J'avais transformé un essai marqué par Terreau, quand se produisit un incident unique dans les annales du rugby : Lassègue avait suivi une balle dans les buts écossais, l'arrière Geddes était le mieux placé pour toucher le premier cette balle et l'arbitre, M. Gadney, un arbitre impeccable, je le reconnais, allait ordonner le renvoi au 22 mètres quand, soudain, l'Ecossais Geddes alla le trouver et lui déclara que, en réalité, c'est Lassègue qui avait contrôlé le ballon, et non pas lui, et qu'en conséquence il y avait essai pour les Français ! Pareil fait est peu banal.

Trois semaines après cette victoire sur l'Ecosse, nous partions pour l'Irlande. J'en fais la confession aujourd'hui, avec un recul de cinq ans : je ne voulais pas jouer ce match. Nul ne s'en douta, sauf l'admirable Moga qui me soigna toute la nuit précédant la rencontre, car je souffrais sérieusement d'un hématome à la cuisse. Moga me faisait des pansements toutes les heures. Nul ne sut jamais rien de la nuit presque blanche que nous passâmes ainsi. Dans le couloir de l'hôtel, je piquais des petits sprints pour essayer mes forces...

Bien sûr, il y avait un remplaçant. Je lui aurais volontiers cédé ma place, je le garantis, mais le remplaçant en question souffrait lui-même d'une entorse, et je crois bien qu'il ne tenait pas à ce qu'on le sache !

Enfin, après un ultime massage avant le match, et réconforté par cette providence qu'avait été Alban Moga, je pénétrais sur le terrain, sans rien dire de mes inquiétudes ! La tempête sévissait ce jour-là, les mouettes affolées survolaient le terrain. Nos maillots, peu solides en vérité, se déchiraient à chaque instant. Mais j'avais d'autres soucis. Pourrais-je tenir, pourrais-je jouer utilement, et jusqu'au bout ? Aujourd'hui, je me réjouis d'avoir surmonté la douleur puisque, au moment où nous étions menés 8-6, je réussis à marquer l'essai qui nous donnait l'avantage.

Mais quelle alerte, quelle angoisse ! Mon essai marqué s'explique simplement : une attaque de Bergougnan sur le côté fermé, une passe à Lassègue qui me redonne le ballon, petit coup de pied, à suivre par-dessus l'arrière et, oubliant toute douleur, un sprint échevelé pour aller toucher le premier et marquer l'essai...

Pour notre deuxième match, nous remportions notre deuxième victoire. Allions-nous gagner le tournoi ?

C'est au moment où je voyais la France en mesure de l'enlever que la chance tourna !

Tempête de neige à Londres

En pleine forme, avec un moral du tonnerre, nous étions partis en direction de Londres : l'équipe d'Angleterre était très faible, et le succès à Twickenham était quasi assuré, je le dis sans prétentions.

Le ciel en décida autrement! Il déclencha une effroyable tempête de neige. Un froid intense sévit : Londres était sinistre. Nous étions partis à la conquête de l'Angleterre, mais notre voyage tournait à la campagne de Russie ! Sous la neige, nous dûmes battre en retraite ! Le match fut reporté à une date ultérieure ! Une belle occasion de victoire à Twinckenham avait été ratée.

Plus tard, bien sûr, deux mois après, nous sommes revenus à Twickenham, mais l'Angleterre s'était ressaisie. Dans ce match, j'eus, pour ma part, une grande joie personnelle : en début de la seconde mi-temps, je réussis des 45 mètres, en coin, un but sur coup tombé et, ce qui m'enchanta autant que la réussite du coup de pied, ce fut l'ovation inouïe, sonore et enthousiaste que me réserva à ce moment-là le public de Twickenham !

J'ai été profondément sensible à cette attitude sportive !

Ce but nous remit à égalité avec l'Angleterre, mais, par la suite, le puissant Newton-Thomson fit marquer l'essai de la victoire anglaise.

Je dois encore préciser qu'auparavant, à Colombes, notre équipe, démoralisée par son voyage en Angleterre s'était fait battre sottement par les Gallois : un but de pénalité du lourd avant Tamplin avait suffi. Nous avions laissé échapper l'occasion de gagner le tournoi...

Toujours le pied de Fournet !

Quant au championnat de France, il se résuma pour moi à peu de choses : en quart de finale, défaite par 7 à 5 en face de Montferrand. Toujours Montferrand ! Le coup de pied de Fournet nous avait éliminés !

En Coupe, nous tombions en demi-finale contre... Montferrand. Encore lui. A la fin du match, nous étions à égalité 9 à 9, nous avions marqué trois essais, nous avions dominé, mais Fournet avait réussi un drop goal et transformé le seul essai montferrandais.

Voilà pourquoi, aux prolongations, un peu démoralisés, nous fûmes encore battus par ces diaboliques Montferrandais !

Tout de même, un jour, nous sommes parvenus à les battre ; c'était un jour de la saison suivante. Cette exception à la règle était tellement extraordinaire que, pour la première fois, nous en fûmes champions de France !

Mais oui, nous avons enlevé notre premier titre national en 1948 !

Enfin, je gagnais le titre national ! Pour y parvenir, il avait fallu rompre avec la tradition et vaincre le mauvais sort. Nous avions dû éliminer sur le terrain de Biarritz notre vieux rival, le S.U. Agenais, en huitième de finale. Quel match heurté !

Ensuite, sans talonneur — Carassus avait été blessé dans le match contre Agen, — nous avons rencontré Bègles. Jamais le ballon ! Aux touches, Bamby Moga l'accaparait. C'est une transformation que je réussis qui nous donna la victoire 5 à 3.

En demi-finale, nous conjurions enfin le sort, en battant pour la première fois les Montferrandais, que nous ne pouvions jamais vaincre. Tous les espoirs étaient permis... Effectivement, la finale contre Toulon était facile, et nous gagnâmes le match par 11 à 3.

Ma vie de famille

C'est après la finale, après la conquête du titre de champion de France que je me mariai ! La cérémonie s'est passée non pas à Lourdes, mais dans ce village de montagne, Saint-Savin, situé non loin de la route qui conduit à Barèges et au Tourmalet. J'avais pris comme témoin mon vieux frère d'armes du rugby, Eugène Buzy, et le soir, tous mes camarades, tous les dirigeants étaient venus nous rejoindre, pour m'apporter le témoignage de leur fidèle amitié.

Avec mon mariage, je tombais dans une famille de sportifs puisque ma femme, Christiane, est la fille d'un ancien rugbyman, Pierre Labourdette qui, sélectionné militaire, fut un trois-quarts aile de classe, un sprinter de qualité et un brillant athlète. Je ne pouvais mieux fêter mon titre de champion de France !

Aujourd'hui, je suis à la tête d'une grande famille avec ma fille Katty, et avec mon fils Jean-Jacques, né il y a deux ans la veille de la finale de la Coupe de France, jouée contre Béziers. alors que j'étais à peine remis de mon accident à la jambe.

Je vais trop vite dans l'énumération de mes souvenirs, je brûle les étapes, et j'en oublie la saison internationale 1947-1948.

Un garçon admirable : Pierre Dizabo

Rien à dire du match France-Irlande, si ce n'est que j'avais eu le plaisir de lancer mon ami Robert Soro à l'essai, nous fûmes quand même battus.

Le match suivant nous opposait aux invincibles Wallabies, ces Australiens contre lesquels ni les Ecossais, ni les Irlandais, ni les Anglais n'avaient pu marquer un seul point. Or, à Colombes, l'équipe de France les vainquit proprement par 13 à 6 en marquant trois essais. De ce match, je conserve le souvenir de la victoire, et celui des débuts d'un garçon admirable, Pierre Dizabo. Il avait à peine 18 ans, et il fit une entrée sensationnelle dans la carrière internationale. Il était beau dans ses courses, dans ses attaques, il me rappelait Jean Dauger, et il représente à mes yeux l'un des plus magnifiques joueurs offensifs que j'ai jamais rencontrés. Car il était athlétique, rapide, il avait un style qui tenait de la limpidité. Je l'ai admiré et, aujourd'hui, je suis déçu de ne l'avoir vu persévérer.

Malheureux contre les Irlandais

Quinze jours après, nous allions à Edimbourg, en récupérant Yves Bergougnan, qu'on avait écarté pour des affaires ténébreuses de rugby à treize. Ce jour-là, nous aurions dû écraser l'Ecosse ! Hélas ! il y eut un fameux incident qui vaut la peine d'être conté.

Alors que nous menions à la marque, Robert Soro, dans son zèle, bouscula ses rivaux, et se fraya un chemin dans une mêlée ouverte par... le côté écossais ! On devine ce qui s'en suivit avec le sévère arbitre, M. Bean : un coup de pied de pénalité face à nos poteaux, à la stupéfaction de Soro d'abord, et d'autres camarades ; le but renversa la situation et valut la victoire, une victoire de justesse, 9 à 8, aux Ecossais!

Quelle veine ils avaient eue !

Une fois, je plongeai dans les buts pour marquer l'essai, mais l'arrière écossais tapa dans le ballon, et je n'eus plus que le vide entre mes bras ! Cet incident m'a été rappelé, il y a quelques semaines, par cet arrière lui-même qui n'était autre que M. Murdoch, celui-là même qui fut si vivement critiqué pour son arbitrage au dernier match France-Angleterre.

Le lion de Swansea

Malheureux contre les Irlandais et les Ecossais, nous avions plus de veine en face des Anglais, battus par 15 à 0, score qui n'est pas banal, et surtout en face des Gallois que nous allions vaincre chez eux pour la première fois. De tous les matches de ma carrière, ce France-Galles a été le plus acharné, le plus serré, le plus homérique. Toute ma vie, je conserverai le souvenir de la

Pierre Dizabo (à gauche), qui aurait pu être l'un des plus grands trois-quarts centre qu'on ait jamais connus, s'est révélé au cours de la rencontre France-Wallabies. Il vient de servir son ailier Pomathios, qui va déborder son adversaire.

(1) Voir « But et Club-Le Miroir des Sports », depuis le n° 347.

joueur offensif dans la carrière

foule débordant les lignes de touches, celui de cette ambiance folle et excitante dans ce stade de Swansea. Nous y avons maté les farouches et rudes Gallois. C'est là que Robert Soro gagna son surnom, véritable titre de noblesse sportive, de « Lion de Swansea ». A vrai dire, il fut un instant en mauvaise posture, notre lion, quand l'avant gallois Anthony lui marchait sur le ventre et le piétinait délibérément !

Je résume cette saison 1947-948 : champion de France pour la première fois, finaliste de la Coupe, première victoire de la France en Pays de Galles, mon mariage, et également débuts de mon frère Maurice en équipe première de Lourdes ; voilà, n'est-ce pas, une grande année.

Seulement, il en est du rugby comme du vin ; il a ses bonnes et ses mauvaises années.

A ce compte-là, je range 1949 dans les années médiocres. En championnat, le F.C. Lourdes s'était qualifié pour les épreuves finales ; il avait fallu néanmoins être repêchés par un changement de règlement : deux qualifiés au lieu d'un dans les poules de trois ; bref, le hasard nous fait tomber ensuite en épreuve éliminatoire sur... Montferrand ! Encore Montferrand ! Cette fois, nous étions battus par 16 à 8, sur le terrain de Bordeaux.

Dans le tournoi international, les affaires n'allèrent bien qu'avec l'Irlande et le Pays de Galles. Je ne parle pas du match France-Ecosse perdu sans gloire à Colombes, ni de France-Angleterre à Twickenham, où nous jouâmes de malheur. Bergougnan blessé, Matheu malade, je fus obligé de jouer demi de mêlée pour lancer Pilon. Il paraît que je ne m'en suis pas trop mal tiré ; je crois surtout que c'est grâce à Pilon qui, d'une adresse extraordinaire, reprenant dans toutes les positions les passes que je lui faisais tant bien que mal. Là se borna ma carrière de demi de mêlée.

A Dublin, nous avions été plus heureux ; nous avions battu les Irlandais chez lesquels jouait un authentique abbé, le trois-quart centre Gavin. J'engageais un duel de coups de pied avec le fameux spécialiste, l'arrière Norton. Je le battis d'un rien, car je réussis deux buts de pénalité, deux transformations, soit 10 points ; de son côté, Norton marqua trois buts de pénalité, soit 9 points.

Le voyage en Argentine

La saison se termina par la tournée de l'équipe de France en Argentine.

A vrai dire, dans le premier match international, notre victoire fut difficile : 5-0. Est-ce surprenant ? Il y en avait chez nous qui, allant de fêtes en réceptions, et de festins en réjouissances, avaient sur le terrain les jambes « en flanelle ».

Dans le second match, nous fûmes victorieux par 12 à 3 et j'eus la chance de marquer un essai, un drop goal et un but, soit 9 points sur 12.

Dans l'équipe d'Argentine figurait comme arrière celui-là même qui avait joué à ce poste dans l'équipe d'Angleterre. J'ai su depuis qu'il mourut quelques mois après. Avec sa mort prématurée, les Argentins ont perdu un grand conseiller. Je conserve le souvenir du fameux Club Hindou, où nous étions logés ; nous y avons mené la vie de château. Il y avait salle d'escrime, piscine, trinquet, cricket et polo, et même écurie.

Je vous ai déjà dit que 1949 n'avait pas été une grande année. J'en dirai autant de 1950, et vous le comprendrez facilement si je précise que c'est au cours de cette saison, le 25 mai exactement, que je me fracturais la jambe, à Cardiff, devant les Gallois.

De même, j'ai un peu le goût de l'amertume aux lèvres quand je pense au championnat de France. Nous étions outillés pour enlever le titre. Or, l'Aviron Bayonnais, que nous avions d'abord malmené en marquant 6 points en quelques minutes, nous élimina bel et bien en quart de finale, à Bordeaux.

La Coupe en 1950...

A défaut du championnat, nous gagnâmes la Coupe. Ce ne fut pas sans mal. Qui aurait jamais cru que l'équipe d'Esperaza pouvait nous battre ? Cela tint à un cheveu. C'est mon frère Maurice qui, en réussissant un but, nous donna la victoire 6 à 5.

Moi je ne jouais pas et c'est toujours sans moi, immobilisé avec ma jambe plâtrée, que Lourdes battit successivement Castres en deux épisodes, le Stade Montois et la Section Paloise. Vint ensuite la finale contre Béziers, à Toulouse. C'était le 11 juin. Entre mon accident, le 25 mars, et cette finale, il y avait donc un intervalle de deux mois et demi. Et dire que j'ai joué cette finale. Oh ! je n'étais pas bien... J'ai occupé, du reste, le poste d'arrière, celui de mes débuts, et mon frère Maurice jouait troisième ligne à ma place.

J'étais sans doute impressionné, mais j'étais heureux. Car la veille même était né, à Lourdes, mon petit Jean-Jacques. Un fils après une fille. J'étais ravi. Jean-Jacques est sûrement né sous une bonne étoile... car cette finale, nous l'avons gagnée largement par 16 à 3 et j'eus l'aplomb de tenter un drop goal. Il faut croire que ma jambe cassée était bien réparée et solide puisque c'est par elle que je réussis ce but. Une victoire en Coupe, un drop goal, un but, et par-dessus tout cela un fils qui deviendra rugbyman. Allons, la vie était belle...

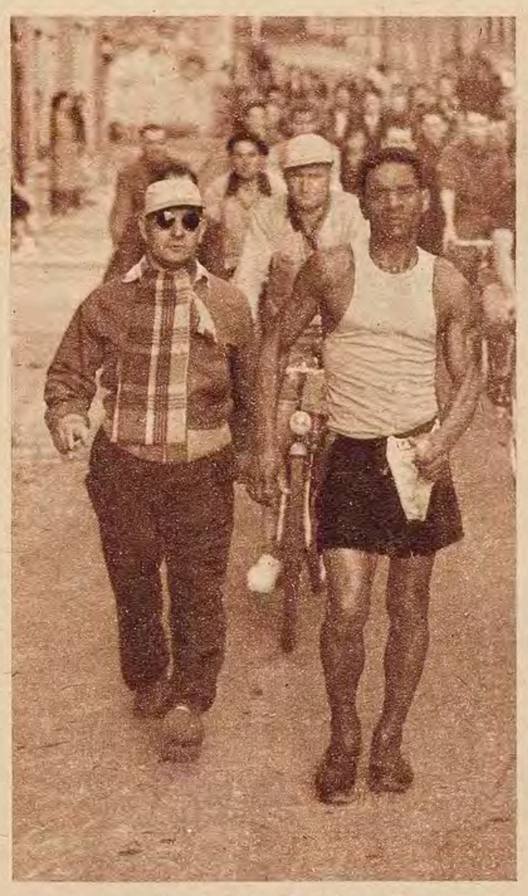
La semaine prochaine :

RECORDMAN DE LA SELECTION

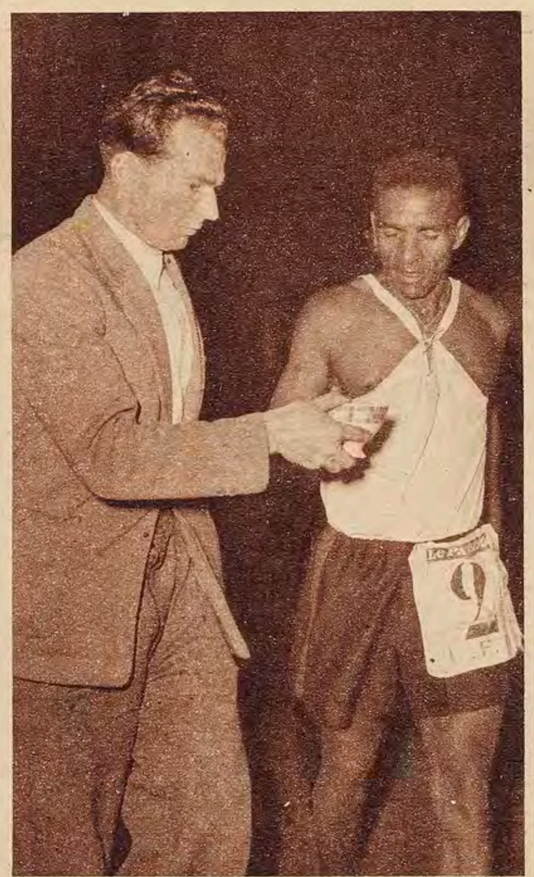
Le Martiniquais Joseph Zami, qui avait pris la tête peu avant Baccarat, fut victime d'une extraordinaire défaillance à Esbly, près de Paris. Il grimace tandis que ses soigneurs le soutiennent.

Le duel Seibert-Zami a dominé Strasbourg-Paris

AU DELA DES LIMITES

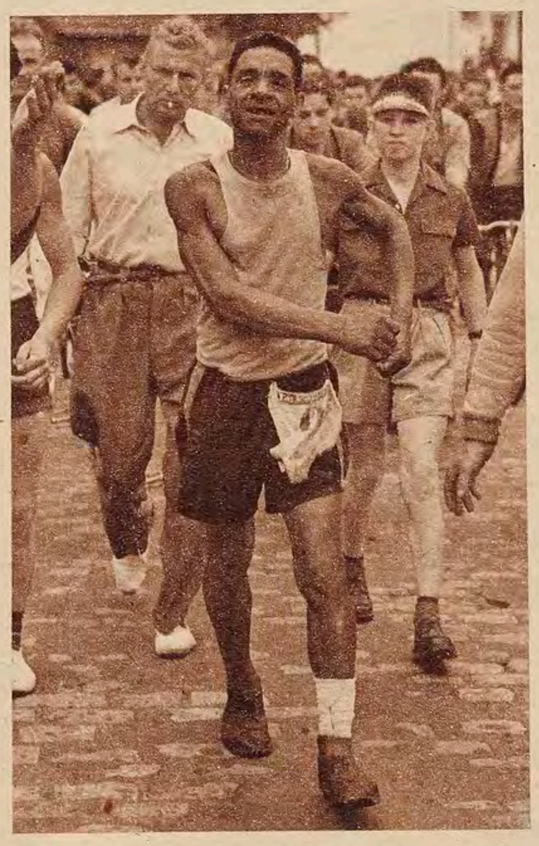


Zami, en tête depuis Rambervillers (128e km., bat les records des 250 et 300 km. A sa droite notre collaborateur A. Poirier.



En pleine nuit, entre Dormans et Château-Thierry, Seibert attaque Gilbert Roger. Il se restaure afin de reprendre des forces.

Peu après Meaux, entre Esbly et Lagny-sur-Marne, Zami est victime d'une défaillance et ses soigneurs doivent le soutenir.



Zami a mis presque trois heures pour récupérer et d'une allure moins aisée, il a repris la route, encouragé par la foule.

Peu avant Meaux, dans la descente du « mur » de Sammeron, Seibert, victime de ses efforts violents, est massé, debout.

Peu après la cité meldoise, le futur vainqueur de la compétition du « Parisien Libéré » défaille et est soigné par son fils.

LES échos de la cité alsacienne venaient à peine de s'éteindre que, déjà, dans le ciel chauffé à blanc, la cathédrale s'estompait. Là-bas, tout au loin, la flèche élancée, pointée vers les nues, nous adressait un dernier adieu. Nous quittions Strasbourg en emportant l'image d'un dessin de l'Oncle Hansi. Il faisait une chaleur torride et le soleil de juin nous saoulait de lumière crue. Sur la route en fusion, les marcheurs s'échinaient au premier effort en s'appliquant à trouver la cadence, le rythme respiratoire. Sous leurs pas, le goudron grésillait et leurs semelles de caoutchouc, en s'imprégnant fortement, laissaient des traînées gluantes et noires. Mécaniques et sautillants, ils se répandaient, fauchant l'air de leurs bras, dans la campagne verdoyante.

Devant chaque maison accueillante, des berceaux de roses retombaient en cascades, sur les murs, au long des portes. Tout embaumait et l'on avait envie de pénétrer dans le silence reposant des habitations pour déguster le traditionnel kugloff de l'amitié ou la tarte aux myrtilles. Cela vous avait une saveur de vacances, de détente exquise et on eût souhaité planter, là, sa tente.

Attelés à la gigantesque tâche qu'ils venaient d'entreprendre, les yeux fixés au macadam, les athlètes ne prêtaient aucune attention aux beautés du paysage. Le décor charmant les laissait indifférents. Pas une seconde de distraction, rien que le balancement régulier des épaules, dans un mouvement de désarticulation disgracieux. Ils épousaient les courbes du chemin, en dessinaient les contours, épiant les coins d'ombre pour soulager leurs nuques écrasées de soleil. Ils étaient lancés dans ce premier Strasbourg-Paris, organisé par le « Parisien Libéré ».

Nous nous enfoncions dans la plaine d'Alsace à travers une ondulation continue de côteaux. Marche lente, apparemment, et qui ne traduisait pas exactement la peine des hommes. Le peloton étiré ne m'avait pas encore livré son secret. J'avais distingué Seibert, musculeux et serein sous le couvre-nuque flottant; Zami, sévère sous le chapeau de paille protecteur; Godart le fils, bleuet racé et gracieux. Lui n'avait pas attiré mon regard. Il était demeuré humble et effacé, et je fus tout étonné de le voir surgir à Geispolsheim. Il portait, comme un placard, le numéro 16 sur sa poitrine et ses pectoraux, peu développés, disparaissaient complètement sous cet énorme dossard. Le « 16 », c'était Jacques Brandt, de Hoerdt, en Alsace.

Brandt allait, tête nue, à la conquête de la gloire. Peut-être savait-il ce qu'il faisait? J'eus, cependant, dès cet instant, le pressentiment qu'il marchait à sa perte. Son style sec et heurté manquait de plénitude. Il semblait dépenser inconsidérément son capital nerveux et lançait ses jambes devant lui, spasmodiquement, les renvoyant vers l'extérieur à chaque remontée du genou. L'ampleur de sa foulée était réduite, mais on se doutait que ce n'était pas par économie musculaire. J'appris vite qu'il avait 32 ans et qu'il était parti de Strasbourg avec l'ambition de battre les records des 50 et 100 kilomètres.

On regrettait qu'il ne fût pas d'aspect agréable à contempler, qu'il n'eût d'autre particularité physique que son corps maigrichon. Et l'on se disait, pour atténuer la déception, que la marche athlétique ne choisit pas ses hommes et qu'elle peut, après tout, fort bien se passer d'Apollon.

Il répondait aux encouragements qui lui entraient dans les oreilles par un geste de conquérant, avec la main haut levée par-dessus sa tête. Son visage émacié, en forme de « V » fermé par la pointe du menton, était contracté, mais ses maxillaires taillés en arêtes vives se détendaient parfois pour laisser filtrer un sourire innocent qui accentuait la minceur du nez et des lèvres. Le personnage devenait curieusement attachant. On « collait » à ses pas sans plus s'occuper des autres, distancés mètre après mètre. On le regardait attaquer la route vallonnée avec une fougue mal calculée, sans doute, ses pieds menus effleurant sans faiblir les plis du terrain. Ce corps malingre exhalait une énergie insoupçonnée qu'on se plaisait à reconnaître dans la rigueur de l'examen.

Jusqu'où pouvait-il tenir à cette allure? La question était en suspens. On souhaitait longtemps, toujours plus loin, vers Paris. Lorsqu'une côte se dressait au détour du chemin, on était pris d'appréhension. On se crispait avec lui, on accompagnait tous ses mouvements. On eût voulu l'aider à passer l'obstacle, tant sa vigueur paraissait insuffisante. Deux soigneurs immenses l'escortaient, poussant devant eux leurs bicyclettes chargées d'ustensiles, et le contraste de ce pygmée prisonnier de deux géants était saisissant. Ils le dominaient de leurs masses, l'écrasaient, et l'on se prenait à désirer qu'il voulût bien lui donner un peu plus d'air, afin qu'il pût respirer tout à son aise dans la fournaise étouffante.

Brandt ne contrariait personne. Il buvait ce qu'on lui tendait, mangeait ce qu'on lui présentait. De la soupe, du pain, de la bière, de l'eau, du vin, des nouilles. Il engloutissait tout, en marchant, et avait l'air bien satisfait qu'on s'occupât de sa petite santé. Ce fut, jusqu'à Schirmeck, où commençaient les contreforts des Vosges, une période d'euphorie. Ensuite, le voile de la nuit s'abattit sur la nature, graduellement, et Brandt se trouva pris dans son piège.

UN DRAME VÉCU

L'obscurité saupoudrait la route d'embuches; le moindre trou pouvait être fatal au pied incertain. L'Alsacien avançait à allure égale, vingt cyclistes formant son réseau de protection. Les phares des vélos brillaient dans la nuit comme des lucioles et, dans le faible pinceau lumineux qu'ils projetaient, on voyait les jambes de l'homme danser un ballet frénétique. On ne distinguait que la moitié des jambes, des genoux aux pieds, le reste se perdait dans les ténèbres. Ces feux tournoyant autour de ces jambes, sur la toile de fond de la nuit, formaient un tableau fantasmagorique. Sur le macadam, les silhouettes se réfléchissaient, gigantesques. On ressentait l'impression d'une armée en campagne progressant lentement. Brandt avait grimpé le col du Hantz, puis toutes les rampes qui se succédaient, chaotiques, déchiquetées avec leurs lignes d'arbres sinistres. Excité, il poussait de petits sprints, entrecoupés de pauses. Cinquante mètres vifs, cent plus mous. Sa marche était comparable à un graphique de température, avec des pointes élevées, des baisses inquiétantes. Foncer toujours l'obsédait, mais il ne parvenait pas à assurer l'équilibre de son corps. Le fossé semblait l'attirer irrésistiblement, et il ne retrouvait son aplomb que juste à temps, d'un coup d'épaule rageur. On renonça vite à compter les fois où il faillit basculer et choir sur le bas côté. Combien de temps lui donnait-on encore à rester debout? On l'ignorait, parce que cet homme étonnant trouvait sans cesse de nouvelles ressources physiques. On se fixait Senones comme but... Raon-l'Etape... et il continuait sa marche sautillante, traversant les villes, signant les feuilles de contrôle. On repoussait la fatalité à Rambervillers, mais Brandt atteignait la ville et posait quatre baisers sonores sur les joues d'une jeune femme venue à son devant pour lui remettre un bouquet de fleurs qu'il allait, guidé par les autorités, déposer au pied du monument aux morts. Brandt ne protestait pas. Il s'exécutait comme un automate. On lui aurait demandé d'ouvrir le bal qui battait son plein dans la ville en l'honneur des marcheurs qu'il y aurait consenti. Il ne savait plus très bien ce qu'on exigeait de lui. C'était la célébrité et il ne s'en rendait pas compte. Son seul souci était de réclamer un café froid pour apaiser le feu de son gosier. Un liquide glacé! Comme si Brandt n'était déjà pas assez frigorifié! Il repartit de Rambervillers alors que Zami, dont l'effort plus soutenu avait été mieux dosé, y pénétrait. Les deux hommes se croisèrent sur le seuil du contrôle. Ils échangèrent un regard. Ils n'allaient pas tarder à se revoir. Brandt cheminait à travers l'épaisse forêt de Baccarat et paraissait encore plus infirme entre ces arbres qui n'en finissaient pas. Zami, souple, bavard comme une pie, malgré le neuf à l'heure qu'il s'imposait, l'apercevait devant lui dans une longue ligne droite. Il n'en fallut guère plus pour que le Martiniquais parvînt à la hauteur de l'Alsacien. La cadence devint alors plus vive, Zami allongea sa foulée, Brandt grimaça. On

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE ARMAND PILON

DE LA SOUFFRANCE...

PAR ANDRÉ POIRIER

De sa main droite, il étreignait son estomac noué. Tous les vingt mètres, il s'enfonçait les doigts dans la bouche pour vomir. Le passage de la nuit profonde au jour le troublait. La lumière l'aveuglait, l'affolait, et son abrutissement en était décuplé. Une bouteille d'eau gazeuse, que j'envoyai chercher, parvint à le débarrasser instantanément. Il reprit sa marche en titubant et son soigneur, pour le ranimer, lui fouetta violemment la nuque à l'aide d'un linge mouillé. Je ne sais comment Brandt rallia Baccarat. Tremblant, il ne put signer la feuille, le crayon lui échappait des doigts. On l'emporta vers un lit de fer où il s'écroula, inerte. Ses membres las étaient agités de soubresauts. Le décor bourgeois de cette pièce meublée d'une salle à manger Henri II tranchait avec la grandeur de ce drame poignant. Trois heures plus tard, retapé, Brandt voguait vers Lunéville où s'arrêta son calvaire. Je le revis là, dans l'après-midi, attablé devant un verre de cognac. Il semblait morose, mais pas mécontent de lui. Il me parla simplement de sa vie de cultivateur, de ses cinq frères, dont il est l'aîné. En l'aidant à mettre les chaussures qui brisaient ses pieds meurtris, j'appris qu'il repartait chez lui, sur une motocyclette, et qu'il allait, sans perdre un instant, reprendre le travail des champs dès le lendemain...

A présent, la lutte était circonscrite. Elle se passait entre Zami, Seibert, Godart et Gilbert Roger. Zami, paquet de chairs brunes, tignasse frisée, marchait à une allure record vers Nancy. Il accentuait son avance et refusait de se reposer. On criait à l'imprudence, mais lui, le fier, l'orgueilleux Martiniquais, affirmait que tenir la tête de très loin constituait son meilleur doping. Quand on s'approchait de lui, il interrogeait :

— A combien sont-ils? Les écarts ont-ils changé? Marchent-ils plus vite que moi?

Il était étonnant dans son désir de creuser un fossé entre lui et ses rivaux. Au fond, il mourait d'inquiétude. Il avait déjà payé d'une victoire, l'année précédente, cette erreur de jugement et il craignait le retour de Seibert. On demeurait surpris de voir tant de calme et de forces en son adversaire. Quelle opposition! Seibert, décontracté, se ménageait. Son sourire inspirait confiance et son raisonnement ne manquait pas de justesse.

— Je ne ferai rien, assurait-il, avant le quatre centième kilomètre. Au début, cela ne compte pas, mais lorsque j'attaquerai, on ne me résistera pas longtemps...

Bien sûr, Seibert possédait trop d'équilibre pour ne point dire vrai. Sans se désintéresser de la course, il laissait passer Godart, Gilbert Roger et s'en tenait à bonne portée pour, le cas échéant, mieux leur asséner le coup de grâce. Il n'eut même pas cette peine. Alors que nous entrions en Champagne, Roger, défaillant, et Godart, souffrant d'un genou, s'effondraient. Zami et Seibert demeuraient seuls. Le duel de 1951 rebondissait en un nouvel épisode! En marchant, Zami roulait des hanches et il attaquait le sol le pied en dedans. Son allure n'avait pas la facilité de celle de Seibert, mais il poussait ferme, à coups de volonté. Tenir était sa grande affaire et tenir sans dormir.

— Je ne crains personne, disait-il...

Voire! Ce n'était, en tout cas, pas Seibert qui le croyait. Zami aurait son tour, comme les autres, il en était persuadé! Pour lors, il se contentait de bien s'alimenter, d'éviter les efforts violents et de s'abandonner en de courts mais bienfaisants repos. A Toul, il avait même rendu une visite de politesse à un masseur aveugle de ses amis et, sous nos yeux, il avait crevé une énorme ampoule sanguine qui le blessait. Pas une grimace, pas un cri : il conservait son calme. Le masseur, d'ailleurs, m'avait confié son impression :

— Je ne pense pas me tromper en vous affirmant que l'état musculaire de mon client est meilleur que l'an dernier...

L'athlétique citoyen de Morez était reparti en emportant des pommades chauffantes.

Zami, en attendant d'affronter son rival, luttait contre la montre. Il battait les records, aux passages des 250 et 300 kilomètres, mais Seibert ne sortait toujours pas de sa réserve.

— Qu'il s'épuise, disait-il, moi je marche pour gagner. Et quand ma décision sera prise...

Il prit précisément cette décision samedi soir, à 21 heures. Et c'est un village entre Epernay et Dormans qui fut le point de départ de son démarrage. Une heure et quarante-sept minutes le séparaient alors de Zami. Quarante-cinq kilomètres plus loin, à Château-Thierry, son retard n'était plus que de 55 minutes! C'était ahurissant! Seibert, supérieurement emmené par ses entraîneurs, continuait à reprendre du terrain. Le duel émouvant que ces deux hommes se livraient, sur un espace de huit kilomètres, allait décider de la victoire. Volontaire, le mulâtre résistait, mais sa marche, tout en étant assez régulière, n'avait pas la même rapidité ; elle n'en avait pas l'aisance non plus.

Le petit jour nous prit aux environs de La Ferté-Sous-Jouarre et l'on s'aperçut que Zami était infiniment plus marqué que Seibert. Celui-ci poursuivait son effort et s'était rapproché à 20 minutes. Ses muscles jouaient admirablement. Les panneaux indicateurs portaient Paris en gros titres, cela indiquait aussi la fin.

Nous longions la Marne, après Meaux, et Zami, que nous suivions, donnait des signes de faiblesse. Il avançait avec peine, comme un homme ivre. La fatigue agissait sur son cerveau. Soudain, il trébucha et s'affala contre une borne. Ses soigneurs le relevèrent, mais son visage restait torturé par la souffrance. Ses yeux vagues se fermaient; il balbutiait des paroles incompréhensibles. Une éponge imbibée d'eau le ranima et il se remit en route d'un pas traînant. Sa marche ressemblait étrangement à celle des canards. Il butait contre les épaules des hommes qui l'entouraient, manquant de s'abattre vingt fois, se redressant en ouvrant la bouche. On croyait tout perdu pour lui et ce fut alors que la nouvelle fondit sur le petit groupe en détresse. A quelques kilomètres de là, et au même instant, Seibert, lui aussi, était terrassé. Ses muscles ne répondaient plus, il proférait des mots incohérents. La nouvelle fouetta

Lire la suite page 16.

LES RECORDS DE ZAMI

250 KM. : 30 h. 44 (ancien record 30 h. 47, par Godart fils en 1951).

300 KM. : 37 h. 27 (ancien record 37 h. 44, par Zami en 1951).

500 KM. : 66 h. (ancien record 67 h. 33, par Damas en 1932).

506 KM. : 66 h. 52 (ancien record 68 h. 33, par Damas en 1932, alors considéré comme record de l'épreuve).

LE CLASSEMENT

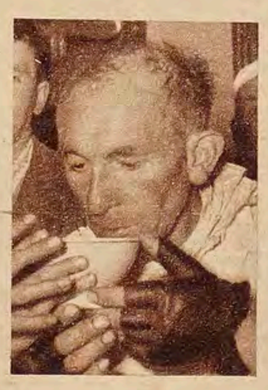
1. Albert Seibert (C.M. Morez), les 552 km. en 75 h. 10' 20" (moyenne horaire : 7 km. 380); 2. Joseph Zami (Individuel Paris), à 26 '; 3. Vandentorren (Lille O.S.C.).

Pendant ce temps, Zami, toujours en tête, croit fermement en la victoire et salue du geste la foule nombreuse qui l'applaudit.

Mais, tout à coup, Seibert a surgi et dans la côte du fort de Rosny rejoint Zami. Le coude à coude dura 1 km. Zami est passé...

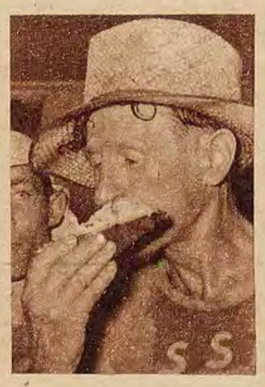
Pour la première fois depuis le départ, Seibert est en tête de la grande épreuve patronnée par le « Parisien Libéré ». Entraîné par son fils Richard, il vole vers un nouveau succès.

Albert Seibert a franchi en vainqueur la ligne d'arrivée, place de l'Hôtel-de-Ville. Bouquet en main, il fait un tour d'honneur.



Le Nordiste Vandentorren (3e) a été la révélation de l'épreuve.

Roger, bien placé, mais mal préparé, eut maintes défaillances.



Dujardin a terminé pour la 12e fois, ayant pris tous les départs.

Godart fut malchanceux. Victime d'une entorse, il abandonna.

Suite de l'article d'André Poirier

Zami. Traînant la jambe, il essaya de s'accrocher, soutenu, porté par deux cents personnes qui chantaient pour rythmer sa marche. La traversée de Lagny, au milieu de cette foule, fut vraiment extraordinaire. Le bataillon serré au coude à coude avançait péniblement. Zami, chapeau de paille sur la tête, souffrait le martyre en tirant sur sa jambe gauche. Il s'arrêta, fit un tour sur lui-même et s'affala entre les bras de ses soigneurs. Sa femme, menue mais énergique, vint à son secours, lui lava le visage, le réconforta. Zami, Joseph comme on l'appelle familièrement, l'implorait dans son délire :

— Ecoute, maman, lui disait-il, ramène-moi à la maison, fais ça pour moi.

— Non, il faut que tu arrives à Paris...

Et Zami l'écouta. Le bonheur voulut pour lui que Seibert tombât, une fois encore, dans le même instant.

Paris approchait, la foule devenait plus dense. Des gens, qui avaient accompagné Seibert, revenaient en disant qu'il marchait à la même allure que Zami et qu'il n'était guère plus brillant. Les derniers kilomètres paraissaient interminables. Combien y avait-il d'écart ? On ne pouvait le savoir. Vingt minutes, criaient les uns, six hurlaient les autres. Zami, lui, souriait à tout le monde en prévision de la victoire qui ne se dérobait pas et qu'il voyait proche.

Soudain, à Montreuil, Seibert surgit à ses côtés. Presque moribond, Zami donna convulsivement un coup d'accélérateur. Pendant un kilomètre, épaule contre épaule, il disputa la victoire — sa victoire — à Seibert. Les spectateurs criaient d'enthousiasme. A douze à l'heure, les deux athlètes jetaient le restant de leurs forces dans la dernière bataille. Puis, le pauvre Zami s'écroula d'un bloc, face contre terre. Il était vaincu et laissait, aux portes de Paris, devant des centaines de milliers de sportifs, s'enfuir son rêve aux pieds ailés de Seibert, accueilli en héros.

JE TE DEMANDE PARDON, JOSEPH...

Par Albert Seibert

JE te demande bien sincèrement pardon, mon cher Joseph... Je sais que, après avoir traversé ta banlieue, tu voulais de toutes tes forces pénétrer le premier place de l'Hôtel-de-Ville. Je le voulais aussi. C'est la loi du sport. La chance m'a souri et je ne peux que l'en remercier, en même temps que mes entraîneurs et mon fils Richard... Après Meaux, j'étais au bord de la défaillance et ce sont eux qui m'ont réconforté. Mais quel accueil ! L'an dernier, après ma victoire dans la capitale alsacienne, j'avais exprimé le désir de me retirer de la compétition. Je sais, après ce premier Strasbourg-Paris, que je serai encore au départ l'an prochain, même si les difficultés s'annoncent aussi rudes ! C'est une telle griserie que le succès ! Je n'ai jamais été aussi heureux qu'au cours de cette traversée de Paris, dont les habitants ont été si chaleureux à mon égard... Je les en remercie. Mais toi, Joseph, tu avais autant de mérite que moi... sinon plus...

(Recueilli par H. C.)

SEIBERT ÉTAIT LE PLUS FORT !

Par Joseph Zami

JE suis croyant ! Je pensais que Dieu serait avec moi dans cette lutte gigantesque...

Mais j'ai été battu sur ma valeur ! Non, je ne cherche aucune excuse à ma défaite. A quoi bon ? Mon grand ami Albert était plus fort que moi... Je le reconnais volontiers... Ah ! si seulement je ne m'étais pas entêté à ne pas vouloir prendre une seule minute de sommeil, je crois que Seibert ne m'aurait jamais battu...

Cette cruelle expérience me sera salutaire, car je ne suis pas près de prendre ma retraite !

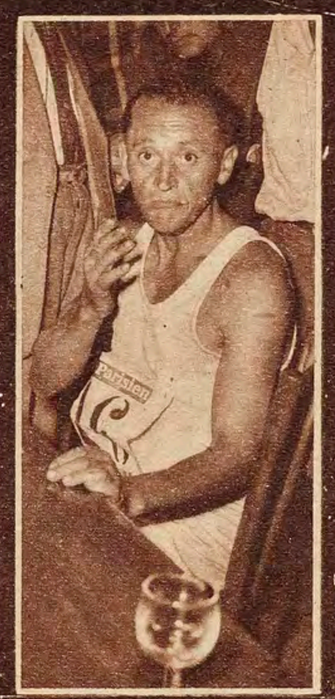
D'autres succès m'attendent, j'en suis certain, et, l'an prochain, je serai à nouveau au départ.

Je tiens à prendre ma revanche !

(Recueilli par H. C.)

LA NUIT TRAGIQUE DE JACQUES BRANDT L'ATTAQUANT N° 1 DE STRASBOURG-PARIS

Le petit Alsacien Brandt fut le héros malheureux de la première nuit. Il voulait battre le record des 100 km. Au passage, Caron (à dr.) constate que son bien est debout.



A Rambervillers, Brandt déposa une gerbe de fleurs au monument aux morts.

Le leader se reposa quelques instants au contrôle et absorba un café... glacé.

Malade et épuisé par dix-huit heures d'efforts, défaillant, Brandt rassembla le peu d'énergie qui lui restait, rejoignit Baccarat, où il s'affala sur un lit et s'évanouit.

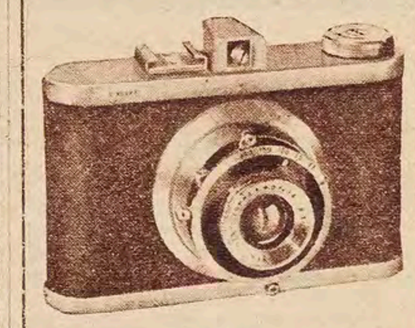
But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS
Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

TARIF DES ABONNEMENTS
(comprenant les numéros supplémentaires édités PENDANT le Tour de France, à l'exclusion des numéros spéciaux d'avant et d'après Tour) :

3 mois	500 fr.
6 mois	800 fr.
1 an	1.600 fr.
Supplément pour le numéro programme avant Tour ..	60 fr.
Supplément pour le numéro souvenir après Tour	100 fr.
Supplément pour les deux numéros spéciaux	160 fr.

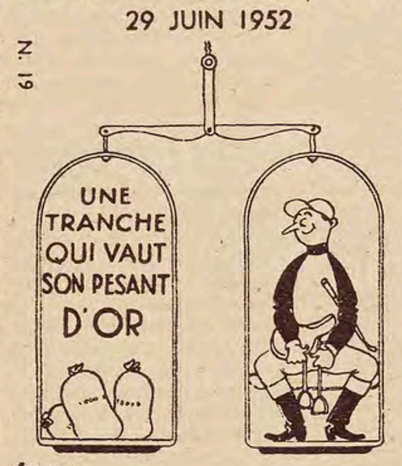
C.C.P. Paris 5.390.08
Abonn. : 12, r. du Croissant, Paris-2e
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

POUR 1.000 Frs
IL EST A VOUS
(garanti cinq ans)



ce magnifique appareil photographique, merveille de PRECISION et de SIMPLICITE. Son format permet 12 vues 6 × 6 sur pellicules 6 × 9. Vitesse d'obturation allant jusqu'au 1/200 de seconde, d'où INSTANTANES REMARQUABLES. Suppression du soufflet, d'où suppression des avaries. 1.000 fr. à la réception et six mensualités de 2.000 fr. Sac en cuir véritable TOUT PRET offert GRATUITEMENT à tout client passant commande, accompagnée de cette annonce, dans les 8 jours. Hâtez-vous de profiter de cette offre.
S. H. D., 106, rue Lafayette, Paris-10e
Service C-18

LOTERIE NATIONALE
TRANCHE DU
GRAND PRIX DE PARIS
29 JUIN 1952
N° 19



219 LOTS ÉGAUX OU SUPÉRIEURS A UN MILLION DE FRANCS
GROS LOT
80 MILLIONS DE FRS
■ Prix du billet : 15.000 f - ½ billet : 7.500 f ■

SUPER DISSOLUTION
DISSOPLAST
POUR CHAMBRES A AIR

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

AVIATION MAGAZINE
Vous présente dans son numéro du 15 juin 1952 :
La suite de l'étude de R. Roux sur
LES ENGINS AERIENS FRANÇAIS
Le reportage le plus complet sur la grande manifestation aérienne de Toussus-le-Noble :
LA KERMESSE AUX AVIONS
Et toute l'actualité aéronautique dans le monde.
En vente partout, 36 pages, couverture 4 couleurs — 124, rue Réaumur, Paris (2e). GUT. 75-20.

CONTESSE F. 1370
pour tous vos loisirs...

CHAUSSEZ PALLADIUM
Tous ces articles sont étudiés dans leurs moindres détails pour assurer le maximum de confort et d'aisance dans les jeux.
Ils bénéficient tous de l'exploitation de 2 brevets sensationnels :
Le TISSU AIRGUTT et La SEMELLE HIROUTEX
Perméables à l'air, imperméables à l'eau et assurant la ventilation intégrale du pied.

Basket Louvel Palladium

Basket supérieur

Ce sont des créations Palladium spécialisée dans la fabrication des
Manufacture de Caoutchouc Chaussures de sports et d'usage
USINES à ARGENTEUIL (S.-&-O.) TEL. : ARG. 14-51
FABRICATION PALLADIUM FRANÇAISE
en vente chez tous les marchands de chaussures
et chez tous les marchands d'articles de sports

LE SUCCÈS DE RAY FAMECHON A STUPÉFIÉ L'ANGLETERRE

Le champion d'Europe des poids plume, Ray Famechon, a remporté une brillante victoire, lundi, à Nottingham, sur Roy Ankarah. Le noir (à dr.) encaisse un violent uppercut à la face.

Ce combat, qui comptait pour une demi-finale du championnat du monde, fut très serré. Les deux rivaux se livrèrent une bataille impitoyable. Famechon s'apprête à attaquer Ankarah.

Les Britanniques étaient prêts à parier des millions sur la chance d'Ankarah, " le lion de la Côte de l'Or "

De notre envoyé spécial **A. DICKSON**

NOTTINGHAM. — Ray Famechon est sans discussion la valeur la plus sûre du pugilisme français.

Lundi dernier, à Nottingham, devant 30.000 spectateurs, le champion d'Europe s'est joué de Roy Ankarah qui règne actuellement sur l'Empire britannique, vaste étendue où le recrutement est fantastique.

Les Britanniques étaient persuadés qu'ils tenaient en Roy Ankarah l'homme capable de battre enfin ce Ray Famechon qui, depuis tant d'années, domine leurs champions. Ils en avaient fait leur grand favori. A tel point que de nombreux parieurs assiégèrent l'hôtel où étaient descendus Ray Famechon, son manager et les deux envoyés spéciaux français, afin de « jouer » Ankarah.

Nous reçûmes personnellement plusieurs offres allant de 400 à 1.000 livres (400.000 à 1 million de francs) !

Cet état d'esprit surprit fortement le petit groupe de Français pour qui la victoire de Ray Famechon ne faisait aucun doute.

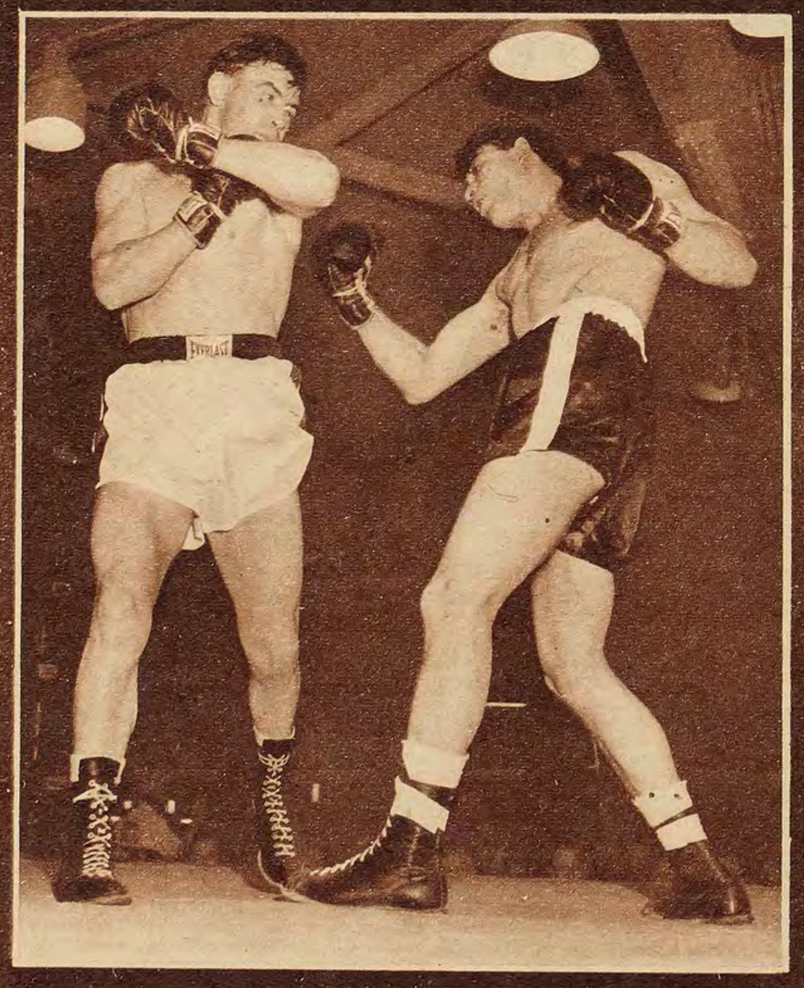
Le combat nous donna raison. Sur quinze reprises, Famechon en remporta quatorze. Il perdit la première, débordé d'entrée par la fougue et la vitesse de son rival. Puis, bien organisé, il planta son gauche et écrasa ses droites sur le visage d'Ankarah ; il le ridiculisa par une série d'esquives sensationnelles. Enfin, vers le dixième round, le combat changea de physionomie. Ray Famechon accepta la bataille sauvage imposée par Ankarah et, tête contre tête, après avoir montré qu'il était le plus habile, prouva qu'il restait également le plus fort.

Ankarah recula, vaincu, même en puissance !

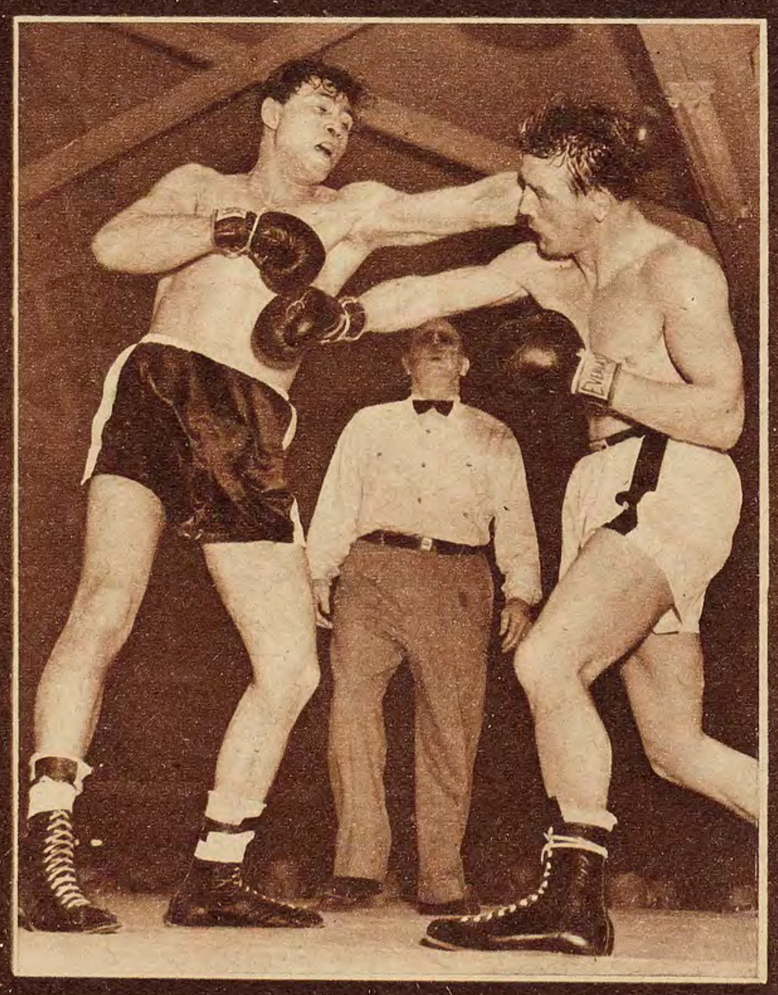
« Grande surprise à Nottingham, où Ray Famechon a mystifié Ankarah », écrivirent le lendemain, pour se justifier, nos confrères britanniques. Ils ne surent même pas que Ray Famechon livra ce combat dans des conditions déplorables. Malade, souffrant de l'estomac, terriblement diminué, il aurait sans doute, dans des circonstances favorables, remporté un succès décisif.

Il n'est pas impossible, aujourd'hui, qu'il s'empare du titre de « champion du monde par intérim » (Saddler étant mobilisé), titre qu'il disputera prochainement au vainqueur d'un tournoi organisé actuellement aux Etats-Unis.

PIERRE LANGLOIS : VICTOIRE INSTRUCTIVE A NEW-YORK



Robert Villemain félicite son protégé, Pierre Langlois, qui vient de battre le poids moyen américain Georgie Small aux points, renouant avec le succès sur le nouveau continent. Ce combat, disputé mardi à l'Eastern Parkway Arena, fut acharné. Small, dur trappeur, domina au début du match, mais fut ensuite débordé par les coups du Français, très efficace.



Grâce à leur victoire en double, les Français ont éliminé l'Argentine de la Coupe Davis (3-2). Abdesselam-Rémy entrent sur le court avec Russel-Morea (de g. à dr.).

DESTREMAU A DONNÉ DES SUEURS FROIDES A SES ADMIRATEURS

A défaut de bon tennis, l'équipe de France de la Coupe Davis donne des émotions fortes à son public...

L'ambiance y était : un Destremau très mauvais s'était fait battre en trois sets par le blond Enrique Morea, Paul Rémy avait rétabli la situation en disposant en trois sets de Russel. Vint le double, qui était, selon tous les experts, perdu d'avance. Seulement, c'était compter sans la nervosité du grand Morea. Découragés avant même d'avoir commencé à jouer, désaxés par leur responsabilité, les Argentins — et surtout Morea — fournirent une partie lamentable. Abdesselam et Rémy n'avaient qu'à pousser la balle pour gagner en trois sets.

Ainsi commença le drame. Devant Russel qui, normalement, devrait lui être inférieur d'une classe, Destremau avait la « tremblotte ». Il se laissait manœuvrer, jouait sans conviction, sans détente, n'osait pas attaquer. Mené 5-4, Destremau eut un moment d'héroïsme sublime en sauvant six balles de set. Deux jeux après, il succomba à la septième.

De plus en plus tendu, contracté, malheureux et doutant de lui-même, le « héros » du drame s'enlisa dans sa propre faiblesse et perdit le 2e set.

Mais le troisième acte est celui des tournants dramatiques. Sur le point de succomber définitivement, déjà paralysé par la peur (on était à 2-2), Destremau vit une lueur d'espoir poindre à l'horizon. Car le brave Russel, joueur très moyen, qui avait donné tout ce dont il était capable, payait ses efforts soutenus. Fatigué, il baissait de régime. Le courage aidant, Destremau lui arracha son service et le set.

Le gain du set avait réconforté le Français, qui jouait maintenant un peu plus détaché, un peu mieux. Russel s'efforça de ralentir l'action, il joua la défense. A 4-4, au moment où le dénouement semblait proche, la mort du héros presque certaine, le drame éclata à nouveau : Russel eut une crampe au mollet, abandonna le set sans résister.

Tout n'était pas fini. La crampe était passée et Destremau ressaisi par une sorte de paralysie, celle que provoque la peur de gâgner.

Le Français perdit son service sur deux doubles fautes, joua plus mal que jamais et Russel enfila quatre jeux pour mener 4-1.

C'est alors que tout se dénoua d'un coup. Au comble de son désespoir, Destremau reprit tout son courage. Qu'avait-il encore à perdre ? Il monta à l'attaque, fournit un effort héroïque contre un adversaire épuisé et triompha dans un « rush » formidable.

Le match était gagné et la victoire de Morea sur Rémy ne signifiait plus rien...

E.-J. MILTON

Destremau, battu vendredi par Morea, a réussi, à force de courage, à triompher de Russel dimanche.

FRANCE AMATEURS-LUXEMBOURG (1-1). Le onze tricolore s'assura un très net avantage territorial dès le début de la partie. Leblond marqua un but au bout de 60 secondes, mais le Luxembourg, adoptant le « béton », réussit à neutraliser nos avants pour arracher le match nul. Desprez dégage au poing. De g. à dr. Nuremberg, Druart, Desprez, Gales, Elloy.

Le " onze " olympique français ne marque pas

L'équipe de France amateur qui s'aligna devant le Luxembourg à Sedan. De g. à dr., debout : Desprez, Colliot, Demaria, Barreau, Bochard, Eloy; accr. : Persillon, Leblond, Oliver (seul Nord-Africain de l'équipe), Bohée, Van den Abeele. Les sélectionneurs utilisèrent également le Parisien Druart au poste d'arrière droit.

Une carrière parmi tant d'autres : GUNNAR

1 Gunnar Andersson est né le 15 décembre 1927, à Arvika, petit village suédois qui est recouvert de neige pendant six mois de l'année où règne le froid dans la solitude glacée. Mais, au sein du foyer, régnait un grand bonheur : Gunnar, le fils unique, gâté et choyé, de cette modeste famille, dont le chef était électricien, le seul électricien du pays, bien entendu. Un pays qui ne possédait aucun club, aucune société sportive organisée, et bien malin eût été celui qui, alors, aurait pu prédire l'avenir de cet enfant et deviner qu'il deviendrait l'un des meilleurs avants centre d'Europe. Mais, dès son plus jeune âge, Gunnar Andersson montra des dispositions pour les jeux de plein air et son père l'emmena très jeune, le dimanche, dans les villes voisines, qu'ils gagnaient le plus souvent en traîneau, pour assister aux plus grandes manifestations sportives. Toujours intéressé, le petit Gunnar racontait, le lundi, avec beaucoup de détails à tous ses amis ce qu'il avait vu le dimanche, à la ville. Une boule de neige remplaçait la balle.

2 Tout jeune aussi, Gunnar Andersson s'intéressa au métier de son père et, dès qu'il sortit de l'école, il s'initia aux secrets de l'électricité. Les mystères de toutes ces mécaniques l'enchantaient; ces fils, ces bobines l'intriguaient et, de son propre aveu, il lui était plus agréable d'aider son père à l'atelier que de fréquenter quotidiennement l'école du village. Penché sur ses livres et ses cahiers, il était souvent distrait, rêvait d'électricité, mais aussi des grandes chasses — car son père était un bon tireur — et de belles parties de ski dans les neiges. Il enviait les garçons plus âgés, qui étaient richement équipés. Gunnar aurait voulu partir avec eux dans de grandes randonnées, mais sa maman s'opposait à ses projets. Elle estimait que son fils était encore trop jeune et craignait l'accident. Il se contentait donc d'écouter et de recueillir les exploits et les anecdotes des adolescents du village. A quatorze ans, Gunnar chaussa sa première paire de skis et se mêla alors aux ébats de ses camarades. On devine avec quelle joie.

DE NOMBREUX LECTEURS PARTICIPENT AU JEU DES TRANSFERTS

DOMINGO

HUGUET

SALVA

FIROUD

HON

LUCIANO

BAILLOT

BEN BAREK

GRUMELLON

A M. HENRI BOTTA "L'ÉQUIPE IDÉALE" DE LA SEMAINE

La rubrique football de « But et Club-Le Miroir des Sports », composée de Lucien Gamblin, Guy Champagne, Pierre Lagoutte et Fernand Héric, a sélectionné, parmi les nombreux envois de nos lecteurs, la meilleure équipe idéale.

La palme est revenue à M. Henri Botta, de Paris. Voici son équipe :

DOMINGO ; HUGUET, SALVA ; FIROUD, HON, LUCIANO ; BAILLOT, SEWELL (Angleterre), ADEMIR (Brésil), BEN BAREK, GRUMELLON.

Baratte, Doye, Firoud, Andersson, De Harder, Salva, Grumellon, " plébiscités " pour battre l'équipe de " But et Club-Le Miroir des Sports "

LE jeu des transferts a passionné nos lecteurs. De nombreux fervents du football ont pris leur rôle de sélectionneurs au sérieux et nous ont adressé leur « équipe idéale ». Nous publions ci-dessous les « onze » formés par nos lecteurs. Ils ont placé leurs footballeurs favoris dans des formations qui souvent ne manquent pas d'allure. « Voici une formation capable de battre la vôtre », nous écrivent-ils, et de citer les noms de leurs vedettes préférées. Ces envois mettent en évidence des joueurs tels que Salva, Baratte, Doye, Ben Tifour, Domingo, De Harder, Firoud, qui reviennent souvent sous la plume de nos correspondants.

Voici d'ailleurs les « équipes idéales » que nous avons reçues :

De M. Roland Bougeant, au Sana de Prestel, Trévou-Tréguinec (Côtes-du-Nord) :

Domingo ; Huguet, Salva ; Firoud, Cuissard, Belver ; Alpsteg, Baratte, Grumellon, Baillot, Doye.

De M. Génisson, à Paris :

Dakowski; Huguet, Salva; Firoud, Ocwirck, Dubreucq ; Baillot, Baratte, Mermans, Doye, Grumellon.

De M. Jacques Prost, à Dijon (Côte-d'Or) :

Da Rui ; Swiatek, Delepaut; Carré (Nice), Meuris, Belver ; Baillot, Baratte, Grumellon, Doye, De Harder.

De M. Bar, à Ferques :

Remetter ; Jacowski, Salva ; Dubreucq, Poitevin, Firoud ; Kopa, Baratte, Nordahl, Wilkes, Grumellon.

De M. (illisible), à Marseille :

Domingo ; Huguet, Salva ; Scotti, Cuissard, Firoud ; De Harder, Baratte, Andersson, Doye, Grumellon.

Caporal Duez et 1re classe Callou, à Nancy :

Ruminski ; Jacowski, Delepaut : Dubreucq, Firoud, Belver ; Baillot, Baratte, Bengtsson, Doye, Ben Tifour.

M. Planeilles René, à Talence (Gironde) :

Remetter ; Salva, Pleymelding ; Gabet, Poitevin, Belver ; Baratte, Doye, De Harder, Courteaux, Andersson.

De M. Claude Desgorces, à Nogent-le-Rotrou :

Zeeman ; Huguet, Salva ; Hon, Ocwirck, Luciano ; Alpsteg, Ben Barek, Grumellon, Baratte, Ben Tifour.

De M. Vazia, à Bordeaux :

Da Rui ; Gianessi, Salva ; Bonifaci, Ferry, Jonquet ; Ben Tifour, Cisowski, Andersson, Lorenzi, De Harder.

De M. Pierre Cabanac, à La Sauvetat-du-Dropt (Lot-et-Garonne) :

Zeeman ; Grillon, Salva ; Gabet, Ocwirck, Dubreucq ; Jonsson, Baratte, Andersson, Doye, De Harder.

De M. Pierre Donnier, à Sète :

Pons ; Grillon, Gonzalès ; Penvern, Firoud, Belver ; Ben Tifour, Antonio, Grumellon, Haan, De Harder.

De MM. P. et J. Bauer, à Paris :

Zeeman ; Jacowski, Salva ; Firoud, Lamy, Baratte ; Jonsson, Flamion, Grumellon, Doye, Haan.

De M. Abdel Kader Bouali, à Toulouse :

Ibrir ; Firoud, Salem (Nice) ; Firoud (Nîmes), Abderaman, Mahjoub; Baillot, Baratte, Andersson, Amalfi, Ben Tifour.

De M. Jean-Yves Kergarvat, à Paris :

Zeeman ; Grillon, Salva ; Cuissard, Poitevin, Firoud ; Alpsteg, Baratte, Mermans, Doye, Grumellon.

De M. André Serre, à Suberzac (Corrèze) :

Domingo ; Albanesi, Salva ; Firoud, Haddad, Dubreucq ; Baillot, Baratte, Andersson, Doye, De Harder.

De M. Jean Henique, à Moreuil (Somme) :

Domingo; Jacowski, Delepaut; Dubreucq, Meuris, Firoud ; Baillot, Baratte, Appel, Doye, De Harder.

De M. Jacques Hérisson, à Saint-Marcel (Eure) :

Domingo ; Huguet, Salva ; Firoud, Garriga, Cuissard ; Baillot, Baratte, Mermans, Doye, De Harder.

De MM. Dotta et Pons, Marseille :

Da Rui ; Albanesi, Jacowski ; Firoud, Poitevin, Dubreucq ; Kopa, Baratte, Andersson, Amalfi, Ben Tifour.

De M. X..., à Boulogne :

Ruminski ; Grillon, Gonzalès ; Dubreucq, Lamy, Firoud ; Alpsteg, Baratte, Amalfi, Doye, Ben Tifour.

LUCIEN GAMBLIN OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CEUX qui ne connaissent pas Lucien Gamblin ne pourront comprendre parfaitement la joie profonde que nous avons éprouvée en apprenant sa nomination au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Lucien Gamblin est un être rude, mais bon. C'est un tendre qui cache mal son cœur d'or...

Il est franc, entier parfois, jamais injuste.

On a l'habitude, en pareille circonstance, d'accabler d'éloges l'homme dont les mérites sont appréciés à leur valeur.

Ici, nous n'obéissons pas à la tradition : nous nous contentons de laisser percer nos sentiments.

Lucien Gamblin n'est pas notre collaborateur, le leader de notre rubrique football, auquel un long capitanat à la tête de l'équipe de France confère une autorité indiscutée, c'est surtout, et avant tout, notre compagnon !

L'œil vif sous le cheveu dru et blanc, le visage coloré, le verbe haut, la poigne solide, Lucien Gamblin est l'image même de la loyauté.

Nous ne lui connaissons pas d'ennemis.

De-ci de-là, quelques médiocres, mais qui n'ont pas le courage d'affronter l'athlète extraordinaire qu'il est resté en dépit de ses « barouds » des deux guerres, de sa captivité, des vicissitudes de la vie.

Lucien Gamblin est aujourd'hui Officier de la Légion d'honneur. Il en est satisfait, probablement, et à juste titre, mais nous croyons, nous, tous ses camarades de « But et Club-Le Miroir des Sports », ressentir une fierté supérieure à la sienne.

On se réjouit toujours du bonheur de ses amis.

Et Lucien Gamblin est notre ami... **F. L.**

ANDERSSON, LE SAUVEUR DE MARSEILLE

Texte d'Étienne VIVALDI
Dessins de Paul ORDNER

3 Il s'avéra rapidement l'un des plus habiles pour patiner sur la glace et devint le capitaine d'une petite équipe de hockey, formée par les enfants du village. L'hiver, Gunnar est donc skieur, hockeyeur et aussi chasseur. Dans ce dernier sport, il rivalise déjà avec son père, pourtant tireur réputé dans la contrée. L'été, il joue au football, si l'on peut dire, car le jeu qu'il pratique n'a rien d'orthodoxe. Avec ses camarades, il se contente de frapper dans une balle dans les prés voisins, et aussi dans la seule rue de l'agglomération d'Arvika. Mais ses voyages à la ville se multiplient. Il assiste à de nombreux matches de football. Attentif aux moindres gestes qu'il enregistre rapidement, il aime passionnément ce sport, dont il rêve. L'été, Gunnar est aussi tennisman. En pratiquant tous ces exercices, il se forge une belle constitution physique. C'est maintenant un robuste athlète, bien bâti. Il mène une vie saine et n'a qu'une idée : les sports, dont il retire toutes ses joies. Cependant, c'est le football qui l'attire le plus.

4 A dix-huit ans, Gunnar Andersson décide de quitter son petit village d'Arvika pour venir s'installer à Goteborg comme électricien. Dans le grand port suédois, il rencontre Dan Ekner, qui devait devenir son meilleur ami. Ekner le présente aux dirigeants du premier club de football de la ville. Les progrès de Gunnar sont stupéfiants. Il est rapidement admis en équipe première et se fait applaudir aux côtés d'Ekner, à peine plus âgé que lui, mais déjà affirmé. Bientôt, Gunnar est le meilleur avant centre de Suède. Avec Goteborg, il effectue son premier grand voyage, en Espagne; il brille et ne dit pas non aux offres qui lui sont faites de venir à Marseille. Car il y a là un observateur phocéen, M. Dancausse, qui ne se trompe pas sur la valeur d'un sujet d'élite. Quand on fait l'éloge des qualités d'Andersson devant M. Dancausse, celui-ci aime à préciser que Gunnar n'a jamais encore réalisé, sous le maillot blanc, une partie aussi sensationnelle que celle qu'il lui a vu faire en ce printemps 1950, à Barcelone, où il le découvrit.

5 M. Dancausse voulait à tout prix cet avant centre qui devait redonner à l'Olympique de Marseille le punch perdu. Tout semblait mis au point et Andersson, qui était entièrement d'accord, devait être à Marseille pour le début du championnat 1950-51. Mais en octobre, Gunnar n'était pas encore là. En novembre, toujours pas de Gunnar, et les supporters de l'O.M. commençaient à désespérer. Mais le président marseillais est tenace. Et Andersson arrivait à Marseille les premiers jours de décembre, après un voyage assez mouvementé. Il avait pris le rapide Paris-Marseille, mais il avait été littéralement kidnappé par des journalistes méridionaux en gare de Valence, et son arrivée à Marseille se fit dans une voiture de presse, alors que ses futurs dirigeants l'attendaient en gare Saint-Charles ! Cette affaire fit beaucoup de bruit. Jamais on ne parla autant d'une recrue olympienne ! Par la suite, Andersson se montra à la hauteur de la publicité dont il fut l'objet et l'O.M. ayant battu Valenciennes lui doit de rester en 1re division.

Directeurs-gérants : MM. VERRIERE et MASSOT. - Siège social : 124, rue Réaumur, Paris-2e. - Grav. et imp. E. Desfossés-Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

ALAIN MIMOUN DÉCHAINÉ...!

Dimanche au Stade Jean-Bouin au cours des Championnats de Paris d'athlétisme, Alain Mimoun a battu son propre record de France des 10.000 mètres en 29' 38" 2/10 (ancien record : 29' 53"). Cette excellente performance le classe au 3e rang mondial. Il achève, ici, sa course magnifique !

JE PENSE VALOIR 29' 25"

par Alain MIMOUN

CERTES, je suis satisfait du résultat de cette course. Mais, sans ma douleur à la cuisse droite, il eût été certainement meilleur. Je pense que, dans ma forme actuelle, je pourrais améliorer ce record de douze secondes encore, si j'étais complètement guéri. Néanmoins, je ne me plains pas. Je sais que Zatopek et Schade seront des rivaux extrêmement redoutables à Helsinki. Mais à présent, je suis certain qu'ils ne me ridiculiseront pas. Si je suis battu, ce sera après avoir lutté longtemps à leurs côtés. Je crois du moins être en droit de l'espérer, désormais...

(Recueilli par M. H.)